

ORTHODOXIE

Hiéromoine Cassien
F 66500 Clara

FOYER
ORTHODOXIE

4 CARRER
D'AVALL

Mai 2009

N° 123

orthodoxievco.net

Bulletin des vrais chrétiens orthodoxes sous
la juridiction de S. B. Mgr. Nicolas
archevêque d'Athènes et primat de toute la
Grèce

NOUVELLES

Dans quelques semaines, plaise
à Dieu, j'irai en Suisse et en
France voir nos fidèles qui ont
dû célébrer Pâques sans prêtre.
Au moins, ils auront une Liturgie
pour Pentecôte et pour d'autres
fêtes et dimanches.

Ici en Grèce, rien à signaler : en
dehors des offices, je peins des
icônes pour l'Afrique, – parfois
une commande – et les après-
midi, je travaille sur le Mac.

La mission en Afrique se
développe petit à petit :

Une troisième chapelle se
construit au Cameroun, dédiée à
la Dormition.

En Tanzanie, notre mission et en
train de prendre forme. Dans le
bulletin suivant, plaise à Dieu, il
y aura des faits concrets à
relater.

vôtre en Christ,
archimandrite Cassien

SOMMAIRE

- Le nombril d'Adam
- La légende des trois frères hongrois
- Vie de saint Jude le «frère» du Seigneur
- Le christianisme intérieur ...
- Se confesser sans honte
- Saint Cyrille de Jérusalem
- Recettes carêmiqes

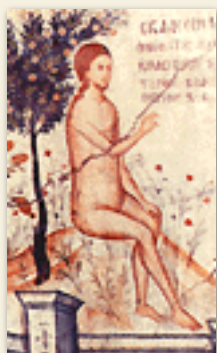
La longanimité consiste à attendre la
fin de la tentation et à acquérir la gloire
de l'endurance.

Saint Maxime le Confesseur (Centuries
sur la charité 4,23)

LE NOMBRIL D'ADAM

L'Église est composée d'hommes et non d'anges, soyons donc réalistes et acceptons chacun comme il est avec ses faiblesses et limites. D'ailleurs, comme dit l'évangile : «Que celui qui est sans péché jette la première pierre.» (Jn 8,7) Voyons plutôt dans notre prochain l'image du Christ, une image peut-être altérée par les vicissitudes de la vie, qui ont laissé des blessures et des cicatrices qui ont du mal à guérir.

L'Église est un champ de bataille et c'est donc normal que les choses débordent parfois et ne peuvent pas être comme pendant un temps de paix où tout s'écoule selon un rythme harmonieux.



Il ne s'agit pas d'être fataliste, non. On peut et on doit changer les choses mais en commençant d'abord par enlever la poutre qui est dans notre œil. Changer le monde sera bien plus facile ensuite.

L'austérité, qui nous anime souvent en voyant la situation dans l'Église, n'est pas une vertu mais la compassion. Quand le bon Samaritain rencontrait sur le chemin de Jéricho celui qui était tombé entre les mains de brigands, il fut ému de compassion. Il aurait pu agir autrement, se dire par exemple que c'est un Juif qui gît par terre (Samaritains et Juifs n'avaient pas de relations entre eux). Le Christ dans cette parabole n'a pas par hasard pris ce Samaritain et ce Juif : Il l'a fait afin de nous montrer qu'il faut dépasser notre étroitesse d'esprit et notre dureté, notre attachement exagéré à ce qui est secondaire et qui n'est là que pour aller vers l'essentiel – l'amour du Dieu et du prochain. La suite de la parabole le montre bien avec ce prêtre et ce lévite qui donnaient plus d'importance à leur devoir dans le Temple, qu'à l'amour du prochain. (cf. Lc 10,30 et la suite).

«Ma puissance s'accomplit dans la faiblesse», (II Cor 12,9) dit l'Apôtre, c'est-à-dire, à travers nos faiblesses, l'Œuvre de Dieu, l'économie du salut, s'accomplira. Le même apôtre dit ailleurs : «la loi établit souverains sacrificateurs des hommes sujets à la faiblesse» (Heb 7,28) Sachons-le : plus haut on est élevé en grade et dignité, plus on a de charges à porter; donc soyons indulgents avec nos jugements si nous ne sommes pas capables de les éviter complètement. D'ailleurs, ces sont ceux qui ne font rien qui ne se trompent jamais, mais toute leur vie est un échec.

Au temps des apôtres, la situation était loin d'être idéale. Il y avait le traître, Pierre renia par trois fois le Christ, Jacques et Jean demandèrent les premières places et au moment de la Passion, seuls Jean et les faibles femmes se tenaient près de la croix. Leur incrédulité faisait gémir le Seigneur qui se demandait : «... jusqu'à quand serai-je avec vous, et vous supporterai-je ?» (Luc 9,41)

L'Église est construite sur le sang des martyrs, les privations, l'ascèse, les larmes et non sur la facilité, qui est l'apanage du monde qui va à sa perte. À travers tout ce que nous estimons comme négatif, le dessein de Dieu se réalise, même si c'est incompréhensible pour nous et dépasse notre vision myope. N'essayons pas de vouloir toujours tout comprendre, sinon on finira, comme les Juifs, de se demander si Adam a eu un nombril ou non puisqu'il n'avait pas de mère !

Archimandrite Cassien

Il me semble voir l'Église poursuivre sa course formidable à travers les siècles, les mornes hérésies prostrées et rampantes, mais la vérité farouche, chancelante, mais debout.

G.K Chesterton

Nos articles sont également (en grec) disponibles sur l'internet :

<http://orthodoxiagox.blogspot.com/>

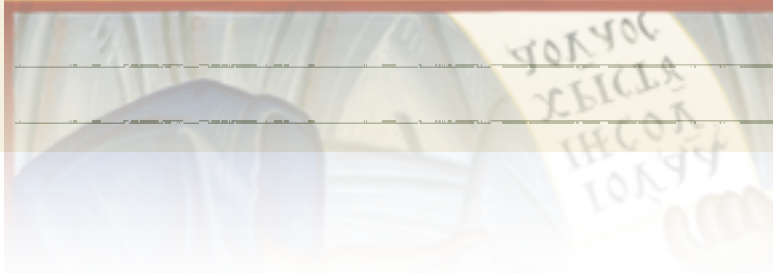
VIE DE SAINT JUDE LE «FRÈRE» DU SEIGNEUR

Membre du collège des Douze, le saint Apôtre Jude était de la lignée de David et de Salomon. Il naquit à Nazareth en Galilée. Son saint père, Joseph, devint par la suite le «fiancé» de la Toute-Pure Vierge Marie. Sa mère s'appelait Salomé, non pas la Salomé de Bethléem, mais la fille d'Aggée, fils de Barachie, frère de Zacharie. Elle fut l'épouse de Joseph selon la Loi et lui donna quatre fils, que l'Évangile de Matthieu cite par leurs noms : Jacques, Joseph, Simon et Jude. Saint Jude était donc le frère de Jacques, celui qu'on a coutume d'appeler frère du Seigneur.

Par humilité, Jude se jugeait indigne d'être appelé frère du Seigneur selon la chair car, au début, il avait péché contre Lui, par ignorance, manque de foi, et inimitié fraternelle. Saint Jean fait ouvertement

mention de ce manque de foi en disant : «Ses frères non plus ne croyaient pas en Lui». Commentant ce passage, Saint Théophylacte de Bulgarie remarque : «Les fils de Joseph, ses frères, L'outragèrent. D'où leur venait un tel manque de foi ? De l'envie, et tout à fait délibérément ... Les membres d'une même famille n'ont-ils pas souvent la mauvaise habitude d'envier les leurs, davantage que les étrangers ?»

Mais Jude pécha aussi par inimitié fraternelle, comme le rapporte la vie de Jacques, frère du Seigneur. En effet, quand Joseph revint d'Égypte, il partagea ses terres entre les fils qu'il avait eus de sa première épouse. Mais il voulut également octroyer une part au Seigneur Jésus Christ, enfanté sans corruption par la Vierge toute-pure, d'une manière qui dépasse la nature. Au moment du partage, l'Enfant était encore tout petit, et les fils de Joseph ne voulurent pas accepter le tirage au sort, prétextant que Jésus était né d'une autre mère. Seul Jacques accepta de partager son héritage avec Jésus, faisant de Lui une sorte de cohéritier. C'est pour cette raison qu'il reçut, de façon exclusive, le titre de frère du Seigneur. Saint Jude, qui



connaissait son péché passé, n'osait donc pas se présenter sous ce titre, et c'est seulement comme frère de Jacques qu'il parle de lui-même dans son épître : «Jude, serviteur de Jésus Christ et frère de Jacques».

En outre, le saint apôtre Jude est connu par ses surnoms : l'évangéliste Matthieu l'appelle Lévi et Thaddée. Ces noms ne sont pas sans révéler des mystères particuliers que nous dévoilerons partiellement ici.

Lévi signifie uni, du coeur, et également du lion. Saint Jude fut surnommé Lévi car, après avoir péché par méconnaissance, il reconnut que Jésus était véritablement le Messie, s'unit à Lui par un amour venant droit du coeur, et oeuvra pour Lui avec le courage du lion. Il mérite donc qu'on lui applique les paroles destinées jadis à l'antique Juda, fils de Jacob et ancêtre du Christ : «Juda, tu recevras les hommages de tes frères, ta main sera sur la nuque de tes ennemis, les fils de ton père se prosterneront devant toi. Juda est un jeune lion, il s'est accroupi et couché comme un lion» (Gen 49,8-9).

Thaddée signifie qui glorifie et qui confesse, ou encore, mamelles de lait. Saint Jude fut donc appelé Thaddée car, en louant et en confessant le Christ Dieu, il nourrit de ses enseignements apostoliques, comme à la mamelle, ceux qui étaient des petits enfants dans la foi, les membres de l'Église primitive.

Certains pensent que c'est saint Jude que les Actes des Apôtres nomment Barsabas quand ils disent : «Alors les Apôtres et les anciens, d'accord avec l'Église tout entière, décidèrent de choisir quelques-uns d'entre eux et de les envoyer à Antioche avec Paul et Barnabé. Ce furent Jude, surnommé Barsabas et Silas, hommes considérés parmi les frères» (Ac 15,22). Barsabas signifie fils de la conversion. Jude reçut ce nom pour être retourné au Christ par le repentir, après avoir péché contre Lui. Il fit preuve d'un grand amendement, de foi et d'amour. Après avoir douté, il crut au Christ et devint son apôtre et son prédicateur. Après avoir péché contre le Christ par inimitié, il L'aima tellement qu'il Lui offrit sa vie. Il montra pour Lui une grande ferveur et voulut que le monde entier Le reconnût comme le vrai Dieu, crût en Lui, L'aimât et trouvât le salut. L'évangile rapporte cette fougue dans l'entretien du Seigneur avec ses disciples (Jn 14,21) : «Celui qui M'aime sera aimé de mon Père, Je l'aimerai, et Je me manifesterai à lui. Jude, non pas l'Ischariote, lui dit : Seigneur, d'où vient que Tu doives Te manifester à nous et non pas au monde», pourquoi ne pas montrer ton salut à tout le genre humain afin que tous Te connaissent, t'aiment ardemment, Te servent fidèlement et Te glorifient dans les siècles, Toi, le Créateur et le Sauveur ?

Citons à présent Nicéphore, l'historien de l'Église, afin de découvrir dans quels pays le saint apôtre Jude prêcha le Seigneur après l'Ascension : «Le divin Jude, non pas l'Ischariote mais celui qui était aussi appelé Thaddée et Lévi, le frère de Jacques, lança du pont de l'Église les filets de l'Évangile, dans lesquels il attrapa d'abord la Judée, la Galilée, la Samarie et l'Idumée, et ensuite des villes d'Arabie, de Syrie et de Mésopotamie. Il partit ensuite pour Edesse, ville du roi Abgar, où un autre Thaddée, membre des Soixante-Dix, avait prêché avant lui, et compléta ce qui manquait encore à la prédication». On sait également que saint Jude prêcha la parole du salut en Perse.

Le Saint Apôtre Jude écrivit une épître catholique en grec. Cette épître, bien que brève, renferme une grande sagesse. Son enseignement très utile est en partie dogmatique, certains passages abordant les mystères de la sainte Trinité et de l'Incarnation du Christ, les différences entre les bons et les mauvais anges, et le terrible Jugement à venir. D'autres passages, d'un caractère plus moral, exhortent à éviter l'inique impureté charnelle, les blasphèmes, la désobéissance, l'envie, la haine, la malignité et le mensonge. Ils nous incitent à demeurer constants dans la foi, la prière et l'amour, à se préoccuper de la conversion des égarés, à se garder des hérétiques. Les moeurs des hérétiques, nuisibles pour l'âme, doivent être clairement dénoncées. Leur perte doit être placée sur le même plan que celle de Sodome. L'épître de saint Jude témoigne encore du fait que quitter l'incroyance païenne et prendre part à la sainte foi ne suffisent pas pour obtenir le salut : encore faut-il que chacun accomplisse les bonnes oeuvres qui conviennent à son état. L'Apôtre prend comme exemple les anges et les hommes châtiés jadis par Dieu. Il rappelle que le Seigneur a lié dans les chaînes des

ténèbres éternelles les anges réprouvés, et qu’Il les garde désormais en vue du jugement, eux qui se sont rendus coupables de ne pas garder leur rang. Il a également fait périr au désert les hommes qu’Il avait arrachés à l’Égypte, parce qu’ils n’ont quitté la voie juste que pour se livrer à la débauche. Que de grandes choses dans cette brève épître de saint Jude !

Par la suite, l’apôtre supporta de grands maux en travaillant ardemment à prêcher le Christ à travers de nombreux pays, faisant naître la foi, baptisant les peuples, et les éduquant en vue du salut.

Au mont Ararat, il mena une multitude de gens au Christ après les avoir détournés du leurre du paganisme. Mais il fut capturé par des sacrificateurs païens qui le torturèrent longuement en le suspendant à une croix. C’est ainsi que, transpercé par les flèches des impies, il termina sa course et partit recevoir du Christ notre Dieu couronne et rétribution éternelle dans le ciel.

Par les prières de ton saint Apôtre, Seigneur Jésus Christ, aie pitié de nous et sauve nous.

Abba Zosime disait : «Ainsi en est-il dans le domaine spirituel. Si quelqu'un entreprend de pratiquer une vertu, il ne doit pas s'imaginer qu'il réussira aussitôt – car cela n'est même pas possible. Mais qu'il s'y mette, et même s'il gâche le travail, qu'il n'abandonne pas sous prétexte qu'il n'est pas capable de réussir quelque chose; mais qu'il recommence encore, à l'exemple de celui qui veut apprendre un art. Et s'il persévère longuement sans se décourager, Dieu tiendra compte du labeur de sa volonté et lui donnera de faire tout sans effort. C'est ce que disait abba Moïse : La force de ceux qui veulent acquérir les vertus consiste à ne pas se décourager quand ils tombent, mais à reprendre leur résolution».

DU CHRISTIANISME INTÉRIEUR LE MYSTÈRE DU ROYAUME DE DIEU, OU LA VOIE OUBLIÉE DE LA CONNAISSANCE DE DIEU PAR EXPÉRIENCE

(Archiprêtre Jean Jouravsky)

*Des saints Pères qui cherchaient leur âme et la
trouvaient sur la voie du labeur spirituel.
Du labeur spirituel qui procure sur la terre une
existence angélique, et la vie éternelle.
De la beauté spirituelle de Dieu.*

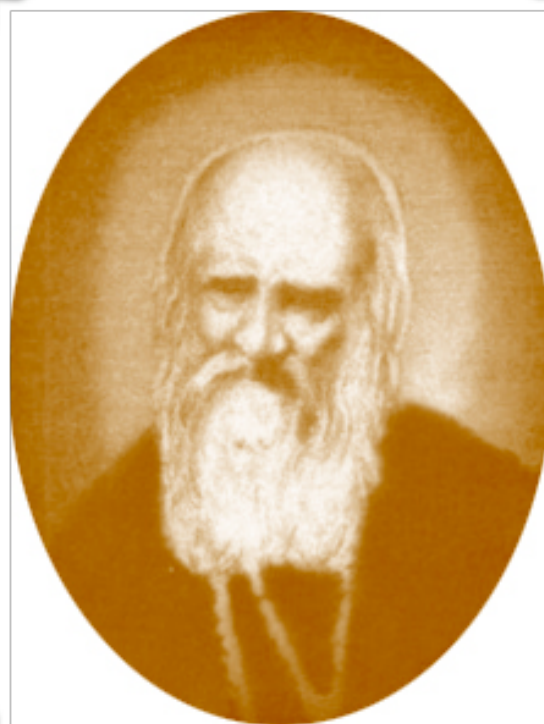
Ô, saints pères ! Hommes célestes et bénis, anges terrestres ! Vous avez cherché sans vous lasser la perle précieuse de Dieu, le trésor caché sous les épines des passions et des convoitises ! Comme vous avez aimé votre âme incorporelle, empreinte de la beauté divine, splendeur inaltérable, création ô combien admirable de Dieu, image de sa gloire éternelle, nature spirituelle et immortelle ! Avec quelle ardeur vous êtes-vous lancés dans la quête de votre âme, depuis vos jeunes années jusqu'à votre ultime vieillesse ! Comme votre cœur s'y est enflammé !

Âme ! Beauté divine, incorporelle, intelligente, mais aussi pécheresse et charnelle, passionnée et insensée ! Lumineuse fiancée du Roi céleste, et pitoyable esclave des convoitises ténébreuses, compagne des démons adultères ! Les anges et les archanges te servent ! Les chérubins et les séraphins te pleurent ! Les saints prient constamment pour toi ! Le Maître des cieux Lui-même t'aime d'un amour éternel ! Le Fils de Dieu t'a cherchée d'un cœur transpercé, versant pour toi ses larmes et sa sueur comme des grumeaux de sang !

«Lui, qui est assis sur le trône de majesté dans les hauteurs, dans la cité céleste, est tout entier auprès de l'âme, dans son corps. Car Il a placé son image à elle en haut, dans la cité céleste des saints, Jérusalem, et Il a mis sa propre image, l'image de la lumière ineffable de sa divinité, dans son corps à elle. Il l'a déposée dans son corps. Lui-même la sert dans la cité de ce corps, tandis qu'elle Le sert dans la cité céleste. Il est son héritage au ciel, et elle, son héritage sur la terre. Car le Seigneur devient l'héritage de l'âme, et l'âme l'héritage du Seigneur» (Saint Macaire le Grand 46,4).

Tel est le chant secret et divin que l'admirable Macaire, l'égal des anges, adresse à l'âme ! Oui, les saints comprenaient le mystère divin de l'âme humaine, qui les plongeait dans un trouble divin et salutaire ... Recevant l'illumination céleste, ils voyaient, comprenaient, et concevaient de tout leur être ceci :

Dieu Lui-même a abandonné les cieux et l'assemblée des anges pour venir sur cette terre des afflictions ténébreuses, ce lieu d'exil de la nature humaine intelligente mais déchue, ce repaire des sombres



démons. Dans une affliction mortelle, Il a cherché son image, son aimée, celle qui était perdue, versant sa sueur comme des grumeaux de sang. Le Maître et Créateur fut le premier à rechercher l'âme égarée, Lui qui a dit : «Je suis venu chercher ce qui était perdu».

En comprenant ceci, comment les saints pouvaient-ils ne pas agir à leur tour, ne pas oeuvrer à cette recherche, eux qui, bien que terre et cendre, abritaient en eux-mêmes l'âme perdue, l'image cachée du Créateur ?

Percevant dans la sensibilité malade de leur coeur le Mystère de cette recherche et l'inquiétude de Dieu, entendant les pleurs des anges, comprenant à quel point Dieu s'afflige pour l'âme, ils ont abandonné tous les désirs de cette vie charnelle, ils ont secoué la boue de leurs yeux spirituels, et se sont lancés dans la recherche, travaillant de concert avec Dieu et les anges en larmes. Ils se sont précipités dans les forêts, dans les montagnes, dans les rochers, rencontrant la faim et la soif, la nudité et le froid, l'inconfort et les larmes, le renoncement et les souffrances, la prière et l'affliction. S'appuyant sur la prière vigilante, ils se sont adonnés au labeur spirituel de la recherche de l'âme.

Avec Saint Jean Climaque ils se sont lamentés devant Dieu : «Je ne puis plus supporter la violence de l'amour ; je désire avidement cette beauté immortelle que Tu m'avais donnée à la place de cette argile !» (Echelle, 29,10)

Ô, chercheurs infatigables de la vie spirituelle, vous que la flèche céleste a blessés, vous que les pleurs des anges ont réveillés, quels combats n'avez-vous connus, et quels labeurs, quels torrents de larmes, quelles interminables supplications !

Les porteurs de la croix spirituelle sont partis sur la voie étroite, à la file, dans les larmes de la prière incessante, dans les cris et les gémissements du combat invisible, clouant sur leur croix par la prière du coeur leur vie charnelle et leur esprit.

Ils ont obtenu ce trésor que Dieu Lui-même cherchait à leur offrir, sur lequel les anges et les puissances célestes pleuraient. Ils ont obtenu la beauté divine et spirituelle, ils ont recouvré leur âme perdue, ils ont trouvé la joie, la lumière, la réjouissance éternelle et l'allégresse, ils ont obtenu leur Résurrection, leur Pâque lumineuse, leur vie éternelle, ils ont découvert Dieu, digne de toute admiration, au Nom salutaire et merveilleux pour les âmes pécheresses perdues.

Oui, telle est l'immuable loi spirituelle : celui qui perd son âme perd Dieu, et celui qui trouve son âme trouve Dieu.

On peut perdre son âme, et alors on perd tout. Très peu nombreux sont ceux qui la trouvent. Beaucoup la perdent, qui par des rêveries séduisantes de l'intellect, qui par de sensuelles convoitises du coeur. Celui qui vit sans être attentif à ses pensées la perd. Celui qui vagabonde en esprit la perd. Il est si rare de retrouver son âme perdue... La trouvent uniquement ceux qui renoncent aux richesses psychiques, aux rêveries, aux convoitises sensuelles, ceux qui renient Satan et ses oeuvres psychiques, et achètent au prix des larmes le champ du repentir dans lequel est enterrée l'âme pécheresse, la perle de Dieu, la drachme perdue, qu'ils dégagent des gravats à la sueur de leur front.

La fête du recouvrement de l'âme est toujours un événement. Elle passe inaperçue sur la terre, mais elle suscite au ciel une grande allégresse ! Les anges se réjouissent avec leur Maître. Réjouissez-vous avec Moi, J'ai trouvé la drachme perdue ! Ainsi, Je vous le dis, il y a de la joie chez les anges au ciel pour un seul pécheur qui se repent !

Le recouvrement de l'âme pécheresse est la fête des anges, la fête divine. Pour obtenir, au prix de beaucoup de larmes, cette perle céleste et immatérielle qu'est notre âme, et avec elle la beauté spirituelle de Dieu et Dieu Lui-même, il faut passer par les portes étroites d'une vie spirituelle resserrée, où nous nous

débarrassons du matériel, du terrestre, et du psychique. Après seulement commencent la fête et les réjouissances.

Bien peu trouvent le seuil de l'étroitesse et du renoncement, rares sont ceux qui le franchissent pour entrer dans une vie vraiment spirituelle et céleste. Bien peu conçoivent ce que sont les réjouissances angéliques sur la terre et ce que les Saints Pères appellent l'attention à soi-même. C'est ainsi qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Peu nombreux sont ceux qui trouvent le salut, à cause de l'inattention et d'une existence tournée vers le matériel. Rares sont ceux qui communient à la vie éternelle par l'attention. Rares sont ceux qui cherchent leur âme, et encore plus rares ceux qui la trouvent. C'est un grand exploit que de renoncer au matériel et au psychique. Quel grand labeur faut-il déployer pour trouver la perle immatérielle qu'est l'âme ! Pourtant, l'abandon du matériel et du psychique conduisent à l'immatériel et au spirituel.

Eclairés par la grâce divine, les Pères ont expérimenté et compris tout cela en oeuvrant toute leur vie pour trouver la perle spirituelle. Ils ont montré beaucoup d'humilité et de patience, dans les tribulations et l'effort sur soi-même. Ils ont atteint leur but, non pas en partant dans des grottes ou des forêts, non pas par la faim ou la soif, mais par l'angoisse spirituelle de l'attention, par la pratique spirituelle. Ils ont expérimenté le mystère de la prière de l'esprit, mystère perpétuellement caché, au fil des siècles et des générations. Par la prière, les larmes, et le repentir, ils ont trouvé leur âme, et avec elle, l'admirable don de la grâce accordé à notre nature en Jésus Christ. Ce don est riche, sa puissance grande et bénie. C'est le don de la nouvelle existence, l'existence théophore. Il introduit dans une vie nouvelle qui illumine la nature spirituelle et montre clairement au coeur qu'il porte en lui le Dieu Saint et Vivant. C'est ainsi que les Pères sont devenus théophores et saints. Sur terre et dans la chair, ils vivaient au ciel par l'esprit. Ici-bas, entourés du péché et de la corruption, ils portaient la beauté spirituelle immortelle, l'image de Dieu resplendissait en eux d'une gloire sans déclin. Leur brillante lumière couvrait de honte les méchants démons qui foulent aux pieds l'image de Dieu, affermissait la foi affaiblie d'une multitude, éclairait la recherche des hommes.

Nous pourrions nous aussi, avec le concours de la grâce, recouvrer notre âme, notre beauté spirituelle perdue, si nous nous engageons sur la voie de la tribulation spirituelle. C'est seulement sur cette voie que nous y parviendrons. Dans l'angoisse spirituelle de la prière attentive, l'homme réalise l'ampleur de sa chute. Sur la voie de l'attention, il connaît la beauté immortelle de l'âme et, simultanément, l'abîme de la miséricorde et de l'amour de Dieu pour cette pécheresse spirituelle. Seule la voie étroite du renoncement spirituel montre à l'homme la grandeur céleste de l'âme. En découvrant pour la première fois cette digne image de Dieu, il comprend toute la folie du péché qui l'a déformée. Par le repentir, il fait alors le serment d'aimer l'âme jusqu'à la mort, et de haïr la perniciose laideur du péché d'inattention. En pleine conscience, il renonce à Satan, le corrupteur des âmes, et au tourbillon des pensées perverses. Oui, ce n'est que sur la voie de la tribulation spirituelle qu'on découvre toute la laideur et l'horreur du péché installé dans les pensées, et toute la beauté immortelle de l'image spirituelle qui resplendissait dans l'homme avant la boue (Cf. Jn 9; 6,11,15).

Seuls les Pères ont percé le Mystère de l'âme, et, ce faisant, ils ont chanté : «Je suis l'image de Ta gloire ineffable, même si je porte les marques du péché».

L'inimitable chantre de l'âme pécheresse et déchue, Saint André de Crète, a entonné sur elle des hymnes immortelles arrosées de larmes divines. On y perçoit les sanglots des anges qui s'apitoient sur cette beauté spirituelle perdue que le Fils de Dieu aime d'un amour éternel. La sainte Eglise a adopté ces hymnes. Elle les chante en pleurant pendant les journées de repentir du Grand Carême. D'innombrables générations d'humbles chrétiens arrosent de leurs larmes les hymnes de Saint André depuis des siècles, pleurant leur âme pécheresse et disant : «Aie pitié de moi, Ô Dieu, aie pitié de moi !» Les saints Anges aussi se lamentent sur la

pécheresse, et avec eux toute l'Église du ciel et de la terre. La beauté de l'âme devant Dieu est telle, que sa perte est une catastrophe.

Quiconque vient un jour à contempler la pécheresse de ses yeux intérieurs ne verra plus jamais ses larmes se tarir. Quiconque vient un jour à contempler sa beauté immortelle entachée de péché, verra toutes les beautés terrestres s'affadir et jamais plus il ne les vénérera.

Ceux qui n'ont pas vu la beauté intérieure et éternelle vénèrent la beauté terrestre. Pourtant, celle-ci n'est que l'ombre fragile et passagère de la première. La beauté terrestre n'est pas un but en soi, elle n'est qu'un petit sentier à peine visible, rarement emprunté par ceux qui aspirent au véritable but. Seuls quelques rares solitaires particulièrement doués y trouvent la voie de la beauté immortelle. Mais les autres cheminent sur la voie large de l'art et de la technique, de la tradition formelle, du cérémonial, de la piété extérieure. C'est la voie des nombreux appelés. Peu y trouvent le salut. Le rite et l'art font oublier la beauté intérieure. Seuls quelques élus passent du cérémonial au service intérieur et à l'attention. Sur la voie de l'étroitesse spirituelle, ils clouent les convoitises à la croix du renoncement et proclament : «Je cherche Ta beauté immortelle, celle dont Tu m'avais revêtu avant cette boue !»

Seul celui qui s'est arraché à la convoitise pour rechercher son âme et sa beauté immortelle peut véritablement la trouver, même profondément enfouie dans le gouffre des passions (Cf. Saint Macaire le Grand). Dans les larmes de repentir, il découvre la digne image de Dieu. Avec la grâce de Dieu, il prend conscience de sa terrible chute. Quiconque n'a pas encore contemplé son âme pécheresse, incorporelle et déchue, se lamentant sous le choc d'une telle vision, est encore aveugle, pauvre et misérable. Il ne sait pas encore ce qu'est la beauté immortelle.

La beauté immortelle est dévoilée par les larmes de contrition et un profond repentir. Mais rares sont ceux qui trouvent ce repentir. Rares sont ceux qui se connaissent et connaissent leur âme. Rares sont ceux qui trouvent le chemin de sainte Marie l'Egyptienne ou de sainte Taïs. La plupart des gens, affaiblis par les convoitises lubriques, sont incapables d'abandonner leur couche pécheresse pour se plonger dans le bassin des larmes, que garde l'ange du repentir. Le péché affaiblit l'âme, la paralyse, la flétrit, la rend impuissante et infirme. Il l'affaiblit tellement qu'elle n'a même plus la force de se repentir. L'âme de Marie l'Egyptienne n'était pas épuisée. Quelle majesté dans cette âme, quel repentir ! Quelle divine inquiétude que celle de Marie pour son âme ! Quel courage et quelle audace dans son combat contre le terrible serpent, qui serrait déjà dans sa gueule la condamnée ! Comme elle désirait sauver la beauté spirituelle outragée ! Quelle personnalité courageuse, magnifique et forte, dans un corps de femme frêle et épuisé ! Quarante années d'intense combat dans le désert, quarante années de luttes contre les sangsues des passions ! Ce n'est pas à tort que Saint Macaire le Grand a pu proclamer que l'âme et le démon sont de force égale. La grâce du Seigneur a aidé Sainte Marie l'Egyptienne à vaincre le démon des passions. Cette grâce vient à l'aide de toute âme qui s'arme avec courage et détermination contre le péché, si elle rejette toute hypocrisie.

Rares sont ceux qui engagent à temps le combat contre les passions. La plupart des gens passent leur vie entière avec elles, sans remarquer que les petites passions épuisent l'énergie spirituelle. L'âme épuisée est incapable d'exploit. Elle n'a pas la force de cheminer sur la voie difficile du repentir. Elle s'affale sur le lit des petites convoitises qui la gardent captive, et ne peut plus avancer vers Dieu. Elle attend couchée que Dieu Lui-même vienne à elle. Elle est tellement paralysée que même une aide matérielle ne parvient pas à la relever.

Zachée, en son temps, vit le Seigneur passer devant lui et le chercher du regard. Dieu est attiré par le regard spirituel de l'âme. Il voit quel regard secret Le cherche et s'empresse à Sa rencontre. Derrière le regard spirituel de l'âme se cache un mystère divin, profond et inconcevable. Seuls les saints ont pu quelque peu le

dévoiler. L'âme est grande et mystérieuse, et sa puissance ne l'est pas moins. Le regard spirituel de l'âme attire à lui ce sur quoi il se pose. Quelle puissance mystérieuse, terrible, et salutaire !

Le saint roi David a regardé la femme d'un autre et l'a attirée. Hélas ! Hélas ! Il a également attiré les pleurs et les lamentations de toute une vie ! Mais Zachée a regardé Dieu, L'a attiré, et a fait entrer le salut dans toute sa maison. Le Saint Apôtre parle du mystère du regard spirituel : « Nous tous, qui, le visage découvert, contemplons comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés par cette image ! » (2 Cor 3,18). Dans ces mots se cache le mystère des Saints Pères sur la prière de l'esprit. Ce que l'esprit regarde avec attention, il le reçoit. C'est pourquoi il est dit à ceux qui cherchent Dieu spirituellement : « Priez sans cesse ! Regardez constamment la gloire du Seigneur, le glorieux Nom du Seigneur, et vous attirerez Dieu vers vous ». Mais l'âme affaiblie et épuisée par les passions n'a pas la force de rechercher Dieu d'un regard spirituel. Peu de gens comprennent la pratique spirituelle, et encore moins ceux qui cherchent avec leur intelligence.

Oui, le péché et les petites passions sont effrayants ! Comme d'indestructibles parasites, ils agrippent l'âme, sucent ses forces spirituelles, l'épuisent, et la rendent inapte à la vie spirituelle. C'est pourquoi la majorité des chrétiens mène une vie terrestre, matérielle et intempérante. La vie spirituelle, intérieure, celle qui renonce au matériel, leur est inaccessible. La vie angélique et la contemplation spirituelle de la beauté immortelle leur sont incompréhensibles. Ils ne peuvent concevoir combien leur âme est pécheresse (bien qu'elle soit aussi le siège d'une digne et divine beauté spirituelle). Ils ne sentent pas la tunique des passions, les haillons infects de la convoitise et du péché.

Seul celui qui a vu son âme de ses yeux intérieurs et connu sa dignité peut, avec l'aide puissante de Dieu, voir et connaître aussi sa terrible chute. Quelle mystérieuse vision que celle de l'âme incorporelle couverte de la tunique des passions, puante de la convoitise et du péché ! Quelle vision poignante, ineffable et divine ! Elle incite à crier sans relâche « Aie pitié de moi, Ô Dieu, aie pitié de moi ! ». Elle pousse l'âme pécheresse vers les montagnes et les forêts, vers les pleurs et la prière, vers le renoncement et les souffrances.

Saint André de Crète a composé son oeuvre divine à l'occasion d'une grande chute. Le mystérieux chantre de l'âme, Saint Macaire le Grand, l'égal des anges, le grand luminaire des pères égyptiens, a composé pour elle des chants secrets montrant sa grandeur, sa gloire, sa beauté spirituelle et divine. L'Église les a conservé avec amour dans son florilège d'écrits inspirés.

Voici quelques uns des chants célestes sur la beauté divine de l'âme, cet être spirituel, que l'Esprit Saint a placés sur les lèvres du théophore et lumineux Macaire :

« Le Seigneur a créé le corps et l'âme de l'homme afin d'en faire Sa propre demeure, d'habiter et de reposer dans le corps, comme dans Sa maison, avec l'âme bien-aimée pour épouse, pleine de beauté et modelée à Son image »

« L'âme est en vérité une grande et merveilleuse création de Dieu. En la façonnant, Il fit en sorte que fût inscrite dans sa nature la loi des vertus. Il lui octroya le discernement, la connaissance, la sagesse, la foi, l'amour, et la volonté. Il la créa légère, infatigable et douée d'une grande mobilité. Il lui accorda la capacité d'aller et de venir en un clin d'oeil et de Le servir en pensée à la moindre sollicitation de l'Esprit. En un mot, Il la créa pour quelle fût Sa fiancée complice, à qui Il allait s'unir pour qu'elle devînt avec Lui un seul esprit, comme il est dit : Celui qui s'attache au Seigneur est avec Lui un seul esprit (1 Cor 6,17). Aucune créature n'est aussi proche, aucune n'a autant de réciprocité avec Dieu que l'âme »

« L'âme est la plus précieuse de toutes les créatures »

« Alors que les anges veillaient déjà sur ton salut, le Fils du Roi et Roi lui-même tint conseil avec son Père, et le Verbe descendit sauver le semblable par le Semblable, revêtant la chair derrière laquelle Il cacha Sa Divinité, allant jusqu'à déposer Son âme sur la Croix. Comme est grand l'amour de Dieu pour l'homme !

L'immortel condescend à être crucifié pour toi ! Comprends donc l'importance de l'âme et à quel point Dieu s'en préoccupe ! Dieu et Ses anges la cherchent pour communier avec elle dans le Royaume ! Mais Satan et ses forces la cherchent aussi et l'attirent vers eux !»

«Homme ! réfléchis donc à ta dignité ! Vois comme tu es précieux ! Dieu t'a placé au-dessus des anges en venant en personne sur la terre intercéder en ta faveur et être ton Rédempteur !»

Ainsi, les Pères Saints ont médité sur leur dignité, ont compris leur nature spirituelle, et se sont lancés à la recherche de leur âme, cette image incorruptible de la beauté immortelle de Dieu. Ils se sont hâtés vers le monde spirituel qui leur devint familier, quittant la vie charnelle pour la vie de l'esprit, le chemin vaste et large des tourbillons psychiques pour l'étroitesse spirituelle de l'attention et de la prière. Avec le concours de Dieu, ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient, c'est-à-dire leur âme, belle, spirituelle et divine, et avec elle, le don de l'existence divine reçu en Jésus-Christ, notre Seigneur. Ils ont obtenu leur âme et la grâce de l'existence angélique en portant constamment Dieu dans leur coeur, dans leur esprit, et sur leurs lèvres. Ils ont porté en permanence et avec grande attention le très saint Nom de Dieu, si efficace pour tous ceux qui L'invoquent avec foi et amour. Les Saints Pères nous invitent nous aussi à rechercher notre âme et la vie angélique, par le labeur et l'affliction spirituels, l'attention et la prière incessantes.

De la possibilité de pratiquer la prière de l'esprit au milieu du monde

Un exemple réconfortant et béni

La condition sine qua non pour pratiquer cette prière

«Garde ton esprit !»

Nos maîtres dans cette pratique : les Pères et les tribulations

Celui qui lit ces lignes sera peut-être plongé dans des pensées dubitatives : quelle pourrait être la pratique spirituelle d'un homme qui vit dans l'effervescence du monde ? Cette pratique ne convient-elle pas davantage à celui qui vit dans un monastère ?

A cela, il y a lieu de répondre par les paroles du Seigneur : ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu (Luc 18,27). Saint Syméon le Nouveau Théologien ajoute d'ailleurs que ni le monde, ni les occupations de la vie n'empêchent d'accomplir les commandements de Dieu, pourvu qu'il y ait du zèle et de l'attention.

Le bien fondé de ces paroles divines a été amplement confirmé sur la terre russe par la vie spirituelle du père Jean de Cronstadt, que le Seigneur a voulu montrer à tout un peuple chrétien qui s'éloigne de Dieu et perd la foi. Le bienheureux Père Jean a en effet cherché le salut par la pratique spirituelle au beau milieu du monde, au coeur d'une foule immense, alourdie par les péchés et toutes sortes de tentations. Cette figure bienheureuse est pour nous un signe prophétique. Elle indique la voie à tous ceux qui, au milieu des vagues terribles et furieuses d'un monde agité par les passions, cherchent vraiment le salut.

Le salut, c'est-à-dire l'ascension des degrés de la perfection chrétienne, est possible en tout lieu et en toutes circonstances, à condition d'adopter la pratique spirituelle que le Père Jean a résumée dans ce conseil : Sois prudent, garde ton esprit !

Comme ceci est étonnant ! Ces quelques mots si lumineux traduisent l'essence même de l'enseignement des saints Pères sur l'attention, la vigilance et la pratique spirituelle. Ces paroles brèves et divines sont la quintessence de l'ascèse orthodoxe et de ses exploits spirituels.

Cette pensée n'est pas le fruit d'une recherche académique. Elle vient du coeur, de l'expérience intérieure animée par la Grâce. En elle se cache le mystère du Christianisme et du monachisme.

Les «théoriciens» du Christianisme, du monachisme, et de l'ascèse orthodoxe ont écrit beaucoup de bons livres, qui sont les fruits d'une intelligence savante. Pourtant, ces livres ne montrent pas que la Grâce a donné à leurs auteurs la compréhension des vérités dont ils parlent. Ils sont morts, ils ne renferment pas la Parole de Vie. Oui, ces livres sont morts... La compréhension offerte par la Grâce leur fait défaut. Il aurait fallu que leurs auteurs connussent eux-mêmes la vie et l'expérience spirituelle intérieure qu'illumine la Grâce. Seule une telle expérience peut donner le jour à des écrits porteurs de grâces. Sans elle, les vérités du Christianisme sont totalement inaccessibles. L'intelligence livresque ne les voit pas; écoutant, elle n'entend pas et ne comprend pas...

L'homme de prière de Cronstadt, quant à lui, avait cette expérience. C'est pourquoi il a pu exprimer dans cette parole brève et porteuse de grâces l'essence même de l'ascétisme chrétien oriental, c'est-à-dire l'essence même du monachisme et de tout le Christianisme.

Garde ton esprit !

Tout est dit. Voilà le secret de l'exploit spirituel. Voilà le secret du salut et de la perfection chrétienne. Voilà la pratique spirituelle des Pères, l'élévation de leur esprit vers Dieu dans la prière. Tout est dans la mémoire de Dieu, dans la prière incessante, qui conduit intérieurement à Dieu par une communion vivante avec Lui dans le silence mental. C'est la voie des Pères, c'est l'essence de l'ascèse orthodoxe !

L'expérience pratique de la Grâce chez le père Jean de Cronstadt confirme avec une clarté extraordinaire la vérité de ses paroles, et des paroles de l'antique Prophète : Dieu a accompli notre salut au milieu de la terre (Ps.73,12). «Au milieu de la terre», c'est-à-dire au milieu du monde, de la chair, du péché, et des tentations. C'est précisément là que le salut est accompli par Dieu Lui-même, et non par l'homme, quoiqu'avec le bon zèle de l'homme. C'est Dieu et non l'homme qui détient la clef le salut.

Si la prière incessante à laquelle le Père Jean fait allusion en disant «garde ton esprit» était absolument impossible dans le monde, l'Esprit Saint n'aurait pas appelé les chrétiens à ce labeur par la bouche de l'Apôtre qui dit : Priez sans cesse ! (1 Thes 5,17) Le Seigneur Dieu ne demande pas l'impossible. Suggérée par l'Esprit Saint, la prière incessante est indispensable : sans la prière incessante, il est impossible de se rapprocher de Dieu (Saint Isaac le Syrien).

Il nous faut seulement vouloir le salut et fournir un bon zèle. Si nous offrons une prière incessante zélée, Dieu Lui-même nous aidera en toutes circonstances, au milieu de la mer déchaînée des passions, dans la prison de l'Egypte, ou dans la fournaise des tribulations de Babylone qui mettent à l'épreuve la fermeté de la foi et de l'espérance. Dieu est véritablement l'Aide et le Protecteur de toute âme qui fuit l'Egypte des passions et le pouvoir du pharaon mental pour s'élancer vers la terre spirituelle de la promesse. Une telle âme obtient effectivement Son aide, dès que l'élan spirituel l'anime.

La vie spirituelle de l'homme de prière de Cronstadt a amplement confirmé cette vérité. Le Seigneur Dieu, qu'il invoquait en esprit, a toujours été son Aide et son Protecteur au milieu des foules immenses.

S'il était impossible de trouver le salut par une telle pratique spirituelle au milieu du monde, les Pères n'auraient pas incité les laïcs eux-mêmes à l'adopter. Saint Ignace Brianchaninov dit que la prière de Jésus doit être pratiquée non seulement par les moines qui vivent au monastère dans les obédiences, mais aussi par les laïcs. Il dit aussi que tous les chrétiens peuvent et doivent pratiquer cette prière avec un esprit de repentir, dans le but d'appeler le Seigneur à l'aide, avec foi, crainte de Dieu, grande attention au sens et aux paroles de la prière, et grande contrition.

C'est Saint Basile le Grand qui suggéra aux analphabètes de son temps de remplacer toutes les prières par la prière de Jésus, et ceci devint une règle pour toute l'Eglise d'Orient. Saint Syméon, archevêque de Thessalonique, conseille aux évêques et aux prêtres, aux moines et aux laïcs, de prononcer en tout temps et à toute heure cette sainte prière, de la garder sur les lèvres comme une respiration : que toute personne pieuse

prononce cet appel et s'y force toujours ! Notre Père lumineux, le saint et bienheureux moine Séraphim, donnait les mêmes recommandations à tous ceux qui venaient à lui, moines ou laïcs, et disait :

«Que tout chrétien vaque à ses occupations et, pendant son travail à la maison ou à l'extérieur, qu'il dise doucement : Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi le pécheur ! Qu'il s'exerce à mettre dans ces mots toute son attention !

Dans l'invocation du Nom de Dieu, tu trouveras le repos, tu parviendras à la pureté spirituelle et corporelle, et l'Esprit Saint établira Sa demeure en toi. Source de tout bien, Il te dirigera dans la sainteté, en toute piété et pureté»

De nombreux saints Pères donnaient aussi cette instruction à ceux qu'ils rencontraient, moines ou laïcs. Le commandement de vigilance, c'est-à-dire de prière incessante, fut donné par notre Seigneur et Sauveur non seulement à Ses proches disciples, mais aussi à tous ceux qui croyaient en Lui. Pourtant, nombreux sont ceux qui par fausse humilité se considèrent indignes de cette prière et prétextent qu'elle convient davantage aux hommes saints. Ceci est injuste et faux. Le schémamoine Basile Polianomerilsky de bienheureuse mémoire, qui était très expérimenté dans la prière incessante, disait : «Nombreux sont ceux qui par inexpérience spirituelle jugent faussement que cette pratique convient seulement aux hommes saints et sans passions»

D'autres craignent d'entreprendre ce labeur en pensant qu'il pourrait les conduire au leurre. Cette crainte provient de leur ignorance spirituelle. Examinons la chose sereinement : n'est-ce pas un leurre et une illusion que de penser que l'invocation du Nom saint et salutaire de notre Dieu pourrait être dangereux ? Ce leurre-là n'est-il pas pernicieux ? Oui, ce leurre-là est le plus subtil et le plus pernicieux des leurre de l'âme ! Jamais qui que ce soit n'a eu l'esprit dérangé par cette prière, ni n'est tombé dans l'illusion !

Mais au fait, qui tombe dans l'illusion ? Qui voit son âme se détériorer ? C'est celui qui, suivant l'élan déraisonnable, insensé et orgueilleux de son esprit, s'élance vers des degrés élevés qui ne conviennent pas à son état passionné.

Il s'est déjà trouvé des confesseurs inexpérimentés et déraisonnables pour interdire la pratique de la prière de Jésus. Sous leur influence, de nombreuses personnes sont parvenues à un total enténébrement de l'âme, comme le raconte le starets Païssy Voldavsky. Eprouvant une grande crainte pour cette sainte prière, elles ont sombré dans une folie extrême, allant jusqu'à jeter à la rivière avec des briques les livres des Pères qui en parlent ! Quoi de plus insensé qu'un tel comportement ?

Il se trouve malheureusement que la prière de Jésus effraie non seulement les ignorants, mais aussi certaines personnes instruites, et même de savants théologiens. Ceux-ci lui opposent un comportement pour le moins bizarre, et souvent hostile. Le Saint évêque Ignace Briantchaninov, expérimenté dans la pratique de cette prière, fait à leur propos les réflexions suivantes : «Il n'est pas étonnant que nos (théologiens) scientifiques, qui n'ont aucune connaissance de la prière de l'esprit selon la Tradition de l'Eglise Orthodoxe, se mettent à répéter les blasphèmes et les inepties qu'ils ont lus chez les auteurs occidentaux à son sujet». «L'intelligence charnelle et psychique, aussi savante soit-elle dans la sagesse du monde, regarde toujours de façon bizarre et hostile la prière de l'esprit. Cette prière est le moyen pour l'esprit humain de s'unir à l'Esprit de Dieu, aussi est-elle particulièrement effrayante et haïssable pour ceux qui voient avec bienveillance leur esprit s'installer dans l'assemblée des esprits déchus et hostiles à Dieu, esprits qui n'ont aucune conscience de leur chute, et qui s'en enorgueillissent comme d'une grande réussite».

Lors de la prise d'habit monastique, le nouveau tonsuré reçoit le chapelet et s'entend dire : «Reçois, frère, l'épée spirituelle de la parole de Dieu, et sème-la dans ta bouche ! En esprit et dans ton cœur, dis constamment : Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur !» Cette prière est donnée à

chaque moine comme un commandement. Pourtant, rares sont les moines qui comprennent pourquoi. Il leur faudrait un guide expérimenté...

Celui qui s'attache en toute pureté à cette prière se détourne de l'intempérance et cherche le repentir d'un cœur ardent. La prière agit sur lui comme un guide du repentir. Dans le cas des laïcs, elle s'attache seulement à celui qui a soif de renoncer à la vie charnelle pour entreprendre une vie spirituelle et sauver son âme. La prière ne saurait en aucun cas perdurer chez le mondain qui mène une vie charnelle. Toutefois, s'il s'y accroche quand même, elle finira par l'entraîner vers la vie spirituelle et le repentir.

La prière de Jésus est aussi la prière de la résurrection de l'âme et de la vie divine. Celui qui s'y attache véritablement se détache toujours de la vie matérielle et charnelle, meurt pour le monde et se réveille à la vie de l'esprit. Cette courte prière ressuscite l'esprit, elle est esprit, elle est la spiritualisation de celui qui l'aime.

L'homme de prière de Cronstadt, qui aimait cette prière, en confirma la force par sa vie inspirée au milieu du monde. Il est vrai que son expérience paraît exceptionnellement éclatante. Pourtant, elle n'est pas le fruit du hasard. Il n'y a pas de place pour le hasard dans la sage providence de Dieu. L'homme de prière de Cronstadt est un exemple prophétique pour tous ceux qui cherchent véritablement le salut au milieu des tentations de ce monde des derniers temps. C'est pour nous un signe réjouissant et réconfortant.

Pourtant, certains pensent encore et toujours que seuls ceux qui vivent dans un environnement monastique ou dans le désert peuvent entreprendre ce labeur spirituel. Mais notre époque n'offre ni l'un ni l'autre. Le Seigneur a rendu le désert inaccessible et fermé les monastères. Il ne nous a laissé que le monde pécheur. Que devons-nous donc faire, nous qui désirons le salut ? Il ne nous reste qu'une seule voie : la voie intérieure de l'attention aux pensées et de la prière incessante. Nous devons chercher notre salut au milieu du monde par la pratique spirituelle. Garde ton esprit, occupe-le par l'incessante prière du repentir ! N'y cherche pas des états spirituels élevés, mais uniquement la vision de tes péchés et la purification de tes passions ! Cherche tout cela dans les pleurs de la prière ! On ne s'égare pas dans cette voie-là, elle est sans danger, c'est la voie des Pères. C'est la seule voie qui s'ouvre devant nous. Toutes les autres sont obstruées.

Des pensées de doute et d'hésitation s'élèvent-elles encore ? Elles proviennent du corrupteur mental qui, dans son grand art, utilise le doute, l'hésitation, l'indécision, pour ébranler définitivement notre foi (déjà bien faible) dans la toute-puissance de Dieu, et nous perdre par manque de confiance. Le Seigneur Dieu est pourtant le même hier, aujourd'hui et éternellement (Heb 13,8). Il sauve toujours par sa grâce puissante celui qui recherche et désire le salut.

Mais une autre question douloureuse torture ceux qui cherchent le salut : qui sera notre guide sur cette voie dangereuse et inconnue ? Cette question en effraie plus d'un ! On ne trouve plus d'anciens expérimentés. Il n'y a plus de maîtres spirituels dans l'art de la vie secrète en Christ. Les saints pères n'affirment-ils pas que sans guide spirituel il est impossible de trouver le salut ? Alors, que faire ?

Dieu est admirable dans sa sagesse ... Il nous a déjà laissé une parole de réconfort par la bouche de ses saints, les antiques hommes de prière. Il a dit par leur bouche que les maîtres pneumatophores des derniers temps seraient les écrits sages en Dieu des saints pères (Cf. saint Païssy Velitchkovsky, le saint hiérarque Ignace et d'autres encore). A ces écrits des saints pères, il convient d'ajouter aussi les tribulations de toutes sortes, selon la parole d'abba Ischirion et d'autres pères.

Jadis, les Saints pères du désert égyptien de Scété s'entretenaient prophétiquement sur les dernières générations : «Qu'avons-nous fait ?», disaient-ils. L'un d'eux, le grand Ischirion, répondit : «Nous avons accompli les commandements de Dieu !» Et comme on lui demandait : «Que feront ceux qui viendront après nous ?», il répondit : «Ils auront une pratique deux fois moindre que la nôtre». On lui demanda encore : «Et que feront ceux qui viendront après eux ?» «Ils n'auront pas du tout de pratique monastique, mais les

tribulations seront permises pour eux. Ceux qui résisteront seront supérieurs à nous et à nos pères !» Voilà la vraie consolation de l'Esprit saint pour les serviteurs de Dieu qui cherchent le salut en ces derniers temps dans les tribulations du monde. N'oublions jamais la grâce de cette consolation !

On trouve aussi la consolation en acceptant volontairement les tribulations, en pliant sous le joug sans chercher à s'en dégager : les tribulations acceptées conduisent au Royaume. C'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le Royaume des cieux (Ac 14,22). Telle est la volonté de la Providence : nous devons nous soumettre sans trouble, porter nous-mêmes les tribulations, et leur soumettre notre volonté. Le salut réside actuellement dans l'humble soumission à la Providence. Nous devons fermement graver dans nos pensées le fait qu'aujourd'hui, ce ne sont plus ni les anciens ni les confesseurs qui nous éduquent pour la vie éternelle, mais les diverses et innombrables tribulations. Les tribulations sont nos maîtres pneumatophores et nos guides dans la prière. Dieu dirige nos vies aujourd'hui non par l'intermédiaire d'anciens expérimentés, mais par l'abondance des cruelles tribulations.

C'est pourquoi, il nous faut nous soumettre à chaque tribulation, la saluer jusqu'à terre comme un ancien expérimenté, et embrasser avec amour sa sainte main qui nous bénit comme un père. Nous trouverons la sagesse et l'illumination dans cette humble pratique spirituelle, et nous puiserons des forces dans les écrits sages en Dieu des saints pères, et tout particulièrement dans les écrits pleins de grâce du saint hiérarque Ignace Briantchaninov qui expérimenta lui-même la voie spirituelle des tribulations, et put ensuite la décrire avec une précision et une clarté prophétique. Ce sage hiérarque reçut le grand don de vivre de façon spirituelle dès ses jeunes années, et de pouvoir décrire clairement et intelligemment la vie secrète absolument inaccessible aux intelligences théologiques «théoriques».

La vie spirituelle est la véritable théologie. Elle seule peut dévoiler l'intelligence cachée des pères. Le saint hiérarque Ignace a suivi cette voie, c'est pourquoi il s'est approprié l'esprit des pères et a pu exposer avec une clarté et une justesse inimitables leur enseignement sur la prière de l'esprit. Les écrits patristiques sur ce sujet sont sages devant Dieu mais souvent peu accessibles. L'évêque Ignace a su lever le voile grâce à toutes les tribulations qu'il rencontra dans sa vie de prière.

La Sagesse divine et la compréhension des saintes Écritures s'éclaircissent à la mesure de la pratique selon Dieu. Demeurant en permanence dans une telle pratique, le saint hiérarque a éclairci les pères jusqu'aux limites du possible, volant ainsi au secours de notre faible compréhension.

Pour tous ceux qui cherchent le salut aujourd'hui, l'Esprit de Dieu a offert comme maître le saint hiérarque Ignace et ses sages écrits. On ne peut trouver meilleur guide sur la voie spirituelle dans toute la littérature de l'Eglise. Il est lu non seulement chez nous, mais aussi en Orient et notamment au Mont Athos. D'ailleurs, de nombreux adeptes du labeur spirituel sont déjà venus de la Sainte Montagne pour vénérer sa tombe et obtenir ses saintes prières comme autant d'aides précieuses sur la voie des tribulations. Nous pouvons nous appuyer sans la moindre hésitation sur les écrits pneumatophores et accessibles de l'évêque Ignace. Il nous guideront sur la voie du salut et du perfectionnement spirituel. Ainsi pensent de nombreux athlètes spirituels de notre époque. Le saint hiérarque Ignace a pleinement commenté le commandement du Seigneur : Ce que Je vous dis, Je le dis à tous : veillez ! (Mc 13,37), commandement repris par l'Apôtre : Priez sans cesse ! (1 Thes 5,17). Récemment, l'Esprit saint a éclairci la valeur secrète de la prière incessante en plaçant sur les lèvres pleines de grâces de l'homme de prière de Cronstadt ces mots : Garde ton esprit !

La pratique spirituelle commence par le repentir
De l'essence du repentir selon l'intelligence des saints pères

La pratique spirituelle qui consiste à garder son esprit par la prière incessante commence par ces mots : «Aie pitié !» Le repentir est la base de tout. Chez celui qui éprouve un véritable besoin de repentir, une telle pratique spirituelle s'avère d'un grand secours, car le coeur crie vers Dieu de façon incessante. La prière incessante, qui ne s'interrompt ni de jour ni de nuit, n'est rien d'autre que le service angélique. Ce souvenir spirituel incessant de Dieu est l'activité propre de notre nature mentale, de notre âme, sur la terre comme au ciel.

En outre, on constate que cette pratique est salutaire aussi pour ceux qui n'éprouvent pas encore un authentique besoin de repentir. Cette petite prière réussira à attirer dans leur coeur une grande grâce : celle de percevoir la grande sainteté de Dieu, et d'éprouver la sainte crainte présente. A partir de là, leurs yeux ne tarderont pas à s'ouvrir sur leur néant intérieur, sur leur péché, ils se verront comme poussière et cendre. Leurs âmes en viendront très vite au cri intérieur incessant : «Aie pitié !»

Le cri du débutant est faible, mais par la suite, comme l'enseignent les pères, il grandira, s'accompagnant de beaucoup de larmes et d'une grande douleur qui brise non seulement le coeur mais aussi le corps.

La grâce de la prière agit sur l'homme entier de façon inconcevable et ineffable. L'âme, cette merveilleuse, incorporelle et intelligente création de Dieu, qui jusqu'alors ne se voyait pas, tant elle était enténébrée par les passions, se découvre soudain de ses yeux intérieurs, et constate qu'elle est revêtue des haillons puants de ses pensées, de ses rêveries et de ses convoitises. Elle avait endossé ces hardes pour vivre en sympathie avec les démons, mais voici que sous l'action de la prière, elle se met à crier et verser des larmes. Elle fait alors l'expérience du prophète qui dit : Je suis comme l'eau qui s'écoule et tous mes os sont disloqués; mon coeur est comme de la cire, il se fond au milieu de mes entrailles. Ma vigueur s'est desséchée comme un tesson, et ma langue s'est collée à ma gorge; Tu m'as fait descendre dans la poussière de la mort (Ps 21,15-16). Oui, l'esprit se confesse à Dieu par ces paroles, et le coeur par des larmes et une douloureuse contrition, comme disent les pères.

Cette humble pratique provoque une grande douleur du coeur, mais aussi l'étonnant et divin mystère de la naissance d'en haut. Voilà le véritable sacrement de pénitence pour l'âme qui a soif de salut. Dieu y manifeste sa grâce de manière tout à fait perceptible. La grâce sauve l'âme et le corps des passions et purifie l'esprit du naufrage des pensées.

Par cette pratique, l'esprit se concentre, la prière devient attentive, l'âme prie avec grande crainte et révérence. La prière de Jésus est une prière de repentir, elle est le chemin qu'il faut emprunter pour trouver son âme, pour aller vers Dieu. Il n'est pas d'autre chemin ...

Dans leur science spirituelle bénie, les pères enseignent que le vrai repentir est l'alliance de trois vertus spirituelles, de trois pratiques :

- purifier l'esprit
- prier sans cesse (Saint Marc l'Ascète)

Bien sûr, la prière incessante est le fondement de l'affaire. Elle ouvre les portes du divin mystère du repentir. L'esprit se charge de purifier les pensées et le coeur de purifier les désirs. Mais c'est à l'âme qui prie qu'est donnée la stabilité dans les tribulations. C'est pourquoi les pères, et notamment saint Jean Climaque, ont donné à la prière le nom glorieux de reine des vertus.

Le vrai repentir engendre la prière incessante, qui n'est autre que la vie spirituelle selon Dieu. Voilà la pratique spirituelle cachée des pères dans leur quête du salut. Nous serons nous aussi sauvés si nous marchons sur le chemin du repentir. Le repentir est le fondement d'une prière salutaire.

Le repentir commence quand l'âme qui prie prend conscience de sa perte, renie Satan et ses oeuvres, et part à la découverte de Dieu en lui promettant de vivre avec une bonne conscience. Alors, elle appelle à

l'aide Celui qui peut la sauver : «Aie pitié et sauve !» Repentir et prière sont inséparables, ils ne font qu'un. Ils occupent toute la vie terrestre de l'âme qui se repent.

L'âme fait ses premiers pas sur le chemin salutaire du repentir lors de la confession devant le père spirituel. Elle y montre son intention de rejeter le venin du serpent avec lequel elle s'est empoisonnée. Ce moment est aussi poignant et douloureux pour elle qu'indispensable et salutaire.

Au cours de la confession, l'âme s'humilie mystérieusement devant Dieu, elle amorce un tournant de la terre vers le ciel, de la chair vers l'esprit.

Même si la confession est un outil désagréable et douloureux (surtout au début), l'âme ne peut pas se libérer sans elle du poison avalé soit avec plaisir, soit par méfiance envers Dieu, soit par un entraînement aveugle. En rejetant le poison par le sacrement de confession, l'âme se libère aussi de ses conséquences en entreprenant une vie de repentir. Sur cette voie salutaire de l'humilité, l'âme malade rencontre la grâce amicale de Dieu qui lui offre un remède tout-puissant et réconfortant : la sainte communion au Corps et au Sang du Seigneur. Ce remède oeuvre pour la vie éternelle, il est une aide efficace pour mener une vie juste, sainte, éternelle, une aide pour tendre quotidiennement vers une vie spirituelle, céleste et sensée. En communiant aux divins Mystères, l'âme communie à la source immortelle de la vie dans la grâce, qui commence par le repentir et la prière. Désormais, le repentir embrasse toute son activité, tant intérieure qu'extérieure.

Extérieurement, l'âme commence à supporter avec patience les afflictions, les ennuis, les offenses, les tribulations, les malheurs et les maux corporels. Avec une humble conscience chrétienne, elle dit : «Je reçois ce qu'ont mérité mes crimes !» Voilà la patience et l'humilité, voilà le vrai repentir selon Dieu ! Voilà l'activité par laquelle l'âme trouve son salut ! Si le divin sacrement de confession n'engendre pas cela, c'est que l'âme s'en est approchée sans humilité et sans repentir : elle n'a donc pas reçu la grâce de se conduire de cette manière, qui attirera à son tour d'autres grâces ...

Le sûr chemin de l'humilité passe par notre prochain. Le meilleur moyen de trouver l'humilité consiste à se faire des reproches et à s'humilier devant le prochain. S'humilier devant le prochain et devant les événements c'est s'humilier devant Dieu. Voilà le fondement secret du repentir actif et de la prière spirituelle. Cette prière ne se greffe pas sur l'âme qui ne s'humilie pas intérieurement devant le prochain et les circonstances, elle ne supporte pas l'orgueil. Nous pouvons ainsi éprouver de façon sûre notre état spirituel. Si nous remarquons avec douleur que la prière de l'esprit ne s'accommode pas de nous, qu'elle ne parvient même pas à demeurer sur notre bouche, c'est que nous sommes orgueilleux devant notre prochain et devant Dieu. La grâce de la prière n'a pas supporté notre orgueil. Cette constatation tristement salutaire nous conduira au vrai repentir, réchauffera notre prière, la rendra plus humble, fera jaillir les larmes, et nourrira le cri que nous adressons à Dieu : «Aie pitié !» La prière de l'esprit ne va pas sans larmes de repentir, sans humilité. La grâce de la prière ne s'offre qu'à l'humilité, c'est à elle qu'elle dévoile son mystère.

A l'église, l'âme pécheresse confesse des lèvres son repentir : le repentir est alors en fleurs. Dans la vie quotidienne, elle le confesse par une vie patiente, par les oeuvres : là, le repentir donne du fruit. Si après la confession, nous ne nous amendons pas par notre vie, alors notre repentir est stérile et désagréable à Dieu. Dieu en effet exige de nous que nous produisions un fruit digne du repentir (Mt 3,8) par l'amendement de notre vie.

Faire pénitence à l'église sans modifier sa vie quotidienne, ce n'est pas se repentir, c'est accomplir une tromperie, c'est se leurrer soi-même, c'est montrer que nous vivons encore dans un paganisme qui a besoin d'être éclairé. Par un tel repentir nous nous trompons nous-mêmes, mais nous ne trompons pas Dieu. Nous offensoons sa bonté qui attend toujours notre conversion : la pénitence est un pacte avec Dieu pour une seconde vie (Saint Jean Climaque).

LA LÉGENDE DES TROIS FRÈRES HONGROIS

L'Église orthodoxe russe vénère comme saints trois frères d'origine hongroise, presque totalement inconnus des Hongrois eux-mêmes, puisque catholiques romains en majorité.

Ce sont le vénérable Ephrem le Hongrois, le vénérable Moïse le Hongrois et le saint martyr Georges le Hongrois.

La vie de saint Moïse, que l'on appelle aussi le deuxième Joseph, a déjà paru dans les n°s 20 et 21 du bulletin «Orthodoxie».

Ces trois frères selon la chair arrivèrent ensemble sur la terre de Rus tout à la fin du 10^e siècle ou au début du 11^e siècle et furent engagés au service du prince Boris de Rostov, saint porteur-de-la-passion avec son frère Gleb, et fils du grand prince saint Vladimir égal-aux-apôtres.

Ephrem, Moïse et Georges devaient être – selon plusieurs hypothèses – natifs de la Transylvanie, du comitat de Marosvár-Csanád, puisque les gouverneurs de ces territoires, Ajtony et Gyula, s'étaient fait baptiser à Byzance, ce qui signifie que, avant même leur arrivée en Rus, les trois frères connaissaient bien le rite et les coutumes chrétiens orthodoxes.

D'après certaines sources, ils s'installèrent sur la terre de Rus à la suite du renforcement en Hongrie de l'activité missionnaire venant de Rome, mais nous ne devons pas exclure une autre possibilité.

La chronique, pour l'année 996, fait état de la bonne entente entre le grand prince Vladimir de Kiev et le roi István (Étienne) 1^{er} de Hongrie. Or, les Hongrois étaient réputés, non seulement dans la Rus de Kiev, mais dans toute l'Europe,

pour leur science du cheval et particulièrement pour leur élevage de chevaux de combat. Nous pouvons supposer que les trois frères (ou du moins deux d'entre eux, et qui avaient pris avec eux leur frère le plus jeune), furent invités, soit par Vladimir lui-même, soit, avec l'intervention de celui-ci, par son fils Boris, à servir en Rus. Cela peut expliquer l'avancement rapide du vénérable Ephrem le Hongrois dans la cour du prince Boris et son obtention du rang – considéré alors comme élevé – de Grand Maître de l'Écurie.

Le terme « légende » vient du latin « legenda » = « ce qui est à lire ». Il est employé ici au sens étymologique et non pas au sens où il s'emploie souvent de nos jours, de « fiction », ou de « mythe ».

La suite de notre texte est constituée d'extraits traduits du livre *Magyarság és Ortodoxia – Ezer Esztendő*.

Szerkesztette: Imrényi Tibor, kiadja a Magyar Ortodox Egyházmegye – Miskolci Ortodox Múzeumért Alapítvány, 2000. (*Hungaritude et Orthodoxie – Mille ans*. Rédacteur : Tibor Imrényi, édité par le Diocèse Orthodoxe Hongrois – Fondation Pour le Musée Orthodoxe de Miskolc, 2000.), basé lui-même sur des sources russes.

TRANSYLVANIE

Partie orientale de l'ancienne Grande Hongrie, appartenant à la Roumanie depuis le Traité de Trianon (1920).

L'usage de châtrer les chevaux pour les rendre plus dociles est originaire de Hongrie, d'où l'expression française :

Légende de notre vénérable père Ephrem le Hongrois, thaumaturge de Novotorge

établie d'après les versions suivantes, éditées aux 19^e et 20^e siècles :

Житие преподобнаго Ефрема Новоторжскаго. In: "Жития рус ских святых. Январь-апрель". М., 1916. Минея. Январь. Часть вторая. М., 1983. Память преподобного Ефрема Новоторжского. In: "Жития святых на русском языке, изложенные по руководству Четьих-Миней св. Димитрия Ростовского. Книга пятая, часть вторая". М., 1904.

Notre vénérable père Ephrem était d'origine hongroise, frère du vénérable Moïse le Hongrois et du saint martyr Georges le Hongrois, tué avec le prince Boris.

Nous ne savons rien des parents des trois frères d'origine hongroise, mais la sainteté de leur vie témoigne de parents craignant Dieu, puisque, selon les paroles de l'Apôtre, «si la racine est sainte, les branches le sont aussi» (Rm 11,16).

On peut penser, à juste titre, qu'ils étaient d'origine noble, puisque le titre de Grand Maître de l'Écurie, acquis par Ephrem dans la cour du prince Boris, ne pouvait être obtenu à cette époque par un homme du commun.

En 1015, le vénérable Moïse et saint Georges participèrent à la campagne du prince Boris contre les Petchenègues. Ephrem était resté à Rostov. La chronique de Novgorod mentionne pour la première fois, à cette même année, son nom : «Notre père vénérable, Ephrem de Novotorge, vivait en ce temps».

Le vénérable Ephrem, ayant appris la mort de son frère Georges, tué avec le prince Boris, s'attrista beaucoup et partit à la recherche de son corps vers la rivière Alta, lieu du cruel assassinat. Comme en même temps que Georges, plusieurs autres serviteurs de Boris furent assassinés, le vénérable Ephrem ne put identifier le corps de son frère ; il ne retrouva que sa tête coupée, qu'il emporta avec lui dans une caisse ornée.

Après la mort de Georges et la perte de Moïse, emmené en captivité en Pologne, le vénérable Ephrem quitta le monde avec la bénédiction du métropolite de Kiev et s'installa dans une solitude au bord de la rivière Tvertsa, un affluent de la Volga, non loin de la ville de Novotorge d'aujourd'hui, qui s'appelait alors Novi Torgue. C'est l'origine de son éponyme «de Novotorge».

Dans l'espoir de retrouver son frère Moïse, perdu en un endroit inconnu, le vénérable Ephrem construisit une maison pour pèlerins et prit sur lui l'ascèse de l'accueil des étrangers, ce qui dans l'ancienne Russie était une forme d'ascèse fréquente chez les hommes craignant Dieu et aimant le prochain. Le vénérable Ephrem se dévoua entièrement à ce service. «L'aimable hospitalité d'un homme beau, cultivé, charitable, à l'accueil dévoué, ses sages enseignements et instructions, ses paroles dévoilant avec douceur les idolâtres et les superstitions païennes, la sainteté de sa vie ascétique, son sacrifice de soi total et son parfait désintéressement purent promouvoir grandement l'expansion de la foi en Christ» – lisons-nous dans le Ménée consacré à la vie des saints. L'ascèse patiente de l'accueil des voyageurs prépara l'âme du vénérable Ephrem à embrasser la vie monastique. À la place de la maison des pèlerins, un monastère fut fondé plus tard, en l'honneur de saint Syméon le Stylite. Le monastère disparut depuis, mais à sa place on trouve toujours le «cimetière Syméon».

Bien que Novotorge appartînt à l'évêché de Novgorod, le vénérable Ephrem alla souvent à Kiev pour des affaires ecclésiastiques, espérant en même temps retrouver son frère Moïse. Les frères s'étaient-ils rencontrés

à Kiev ? Cela, nous ne le savons pas. Mais nous pouvons le supposer, puisque le vénérable Moïse vivait dans la Laure de Kiev en ascèse monastique, sous la direction du vénérable Antoine, à partir de 1033 jusqu'à son trépas dans la paix survenu 10 ans plus tard. Or, le vénérable Ephrem s'endormit 10 ans après la mort de son frère aîné.

Lors d'un de ses voyages à Kiev, en passant par Viazma, le vénérable Ephrem rencontra Arcadi, qui devint plus tard son compagnon d'ascèse et en qui il trouva non seulement un disciple obéissant, mais un frère dans le Seigneur. «Le clairvoyant Ephrem comprit que ce jeune homme avait pris sur lui la croix de la folie en Christ ; il l'encourageait dans cette ascèse difficile et lui rendait toujours visite lors de ses voyages. Le jeune homme lui-même considérait le vénérable Ephrem comme son supérieur et maître spirituel et allait le voir souvent à Novotorge pour recevoir son instruction et ses conseils spirituels» – lisons-nous dans le Ménéé.

La vénération des saints porteurs-de-la-passion Boris et Gleb commença presque tout de suite après que Iaroslav le Sage eut remporté en 1019 une victoire définitive sur l'assassin des princes, Sviatopolk le Maudit. Près des reliques de Boris et de Gleb à Vichegorod dans l'église Saint-Basile, se produisirent des miracles. Le grand prince Iaroslav construisit une nouvelle église en 1026. L'invention des reliques des porteurs-de-la-passion fut faite et elles trouvèrent place dans cette église. Ioann, métropolite de Kiev (1008-1035) composa un service liturgique ecclésiastique en l'honneur des saints Boris et Gleb porteurs-de-la-passion ; c'est lui qui institua leur commémoration ecclésiale, que l'on fixa au jour de l'assassinat du prince Boris, le 24 juillet.

Le vénérable Ephrem, qui était au courant de tous ces événements, décida de fonder un monastère en l'honneur des saints martyrs, qu'il avait connus et aimés et qu'il avait servis en toute foi et toute justice. Il obtint la bénédiction de l'archevêque de Novgorod, et en 1038, non loin de la maison des pèlerins, il commença la construction de l'église dédiée aux saints Boris et Gleb, avec l'aide d'Arcadi, son disciple bien-aimé et fidèle compagnon.

Bientôt des moines venaient le voir les uns après les autres en lui demandant de les recevoir comme ses enfants spirituels. Arcadi, venu de Viazma, fut le premier à s'installer auprès du vénérable moine. Ainsi se forma un monastère autour de l'église. Le premier monastère dédié aux saints Boris et Gleb en terre de Rus fut donc construit par le vénérable Ephrem le Hongrois.

Saint Ephrem passa toute sa vie ascétique dans le monastère fondé par lui, jusqu'au jour de son trépas dans la paix, et il fut glorifié pour ses actes, comme «modèle de pureté et de continence, instructeur et pasteur des moines, intercesseur et protecteur des laïcs, soutien des découragés, guérisseur de l'agression démoniaque et des passions destructrices de l'âme». Ayant atteint un âge respectable, il s'endormit dans la paix, la prière aux lèvres, en 1053, après avoir donné ses dernières instructions et sa bénédiction à la communauté monastique. Son corps fut mis dans un cercueil de pierre, taillé de ses propres mains, d'après la tradition. En accord avec son testament, on plaça aussi dans son cercueil la tête de saint Georges, son frère innocemment assassiné, qu'il avait retrouvée près de l'Alta et qu'il avait gardée tout ce temps en secret dans sa cellule.

Les reliques du vénérable Ephrem furent découvertes le 11 juin 1572 dans les circonstances suivantes. L'archevêque de Novgorod, Léonide, en allant de Moscou à Novgorod, entra dans le monastère pour vénérer les saints Boris et Gleb, ainsi

Opritchniks :
Troupe d'élite créée par le tsar Ivan le Terrible, appelée *Troupe de Satan* par le peuple à cause de ses exactions perpétrées pendant leurs sept ans d'existence.

que le fondateur du célèbre monastère. On montra à l'archevêque le cercueil du vénérable Ephrem, déjà réputé à cette époque pour ses miracles. L'archevêque Léonide, mu par une inspiration d'en haut, demanda que l'on ouvrît le cercueil, ce qui fut fait. Les personnes présentes purent voir le corps du vénérable Ephrem incorrompu et sentir le parfum extraordinairement suave qui s'en dégageait. Elles trouvèrent également dans le cercueil la tête de son frère Georges. Dans les années '80 du même siècle, l'Église du lieu, puis toute l'Église, se mirent à vénérer Ephrem comme saint. Ses reliques reposaient dans un reliquaire d'argent ouvert dans la cathédrale dédiée aux saints Boris et Gleb et de nombreux miracles s'accomplirent par elles. La même cathédrale abritait les reliques de saint Arcadi.

Parmi les miracles accomplis par les reliques du vénérable Ephrem, citons les deux suivantes.

L'ex-khan de Kazan, Ediger, s'étant fait baptiser en 1553, reçut le nom de Siméon. Le tsar Ivan le Terrible lui fit don des villes de Tver et de Novotorge. Siméon visitait souvent le monastère Saints-Boris-et-Gleb. Mu par une affection particulière pour le vénérable Ephrem, il décida de faire fabriquer un nouveau reliquaire, en bois de cyprès, pour les reliques du saint. Cependant, la tâche en fut confiée à un homme négligent. À un moment donné, l'ouvrier laissa tomber un morceau de bois dans le reliquaire, brisant un os de la jambe du saint. Le saint apparut alors en rêve à l'higoumène Misail, en lui montrant la blessure faite sur sa jambe, et lui enjoignit d'ordonner à Siméon de prendre un autre ouvrier. Siméon, qui craignait Dieu, en plus de faire la volonté du saint, orna, à ses propres frais, d'icônes et d'objets religieux, l'église où reposaient les reliques du saint.

L'autre miracle eut lieu également pendant le règne d'Ivan le Terrible. Diéménti, Tchérémissine et Zamiatnia furent envoyés de Moscou à Novgorod avec l'argent du trésor du Tsar. Tchérémissine allait par voies terrestres, et Zamiatnia par voies d'eau. Pendant leur voyage, ils spoliaient cruellement le peuple et les monastères. Lorsque Zamiatnia arriva au monastère Saints-Boris-et-Gleb, il exigea ici aussi de l'argent et de la nourriture. Les moines furent obligés d'emprunter de l'argent pour se racheter et sauver le monastère du pillage total des opritchniks tsaristes. Mais lorsque Zamiatnia allait continuer sa route, le bateau chargé du trésor acquis de manière injuste se renversa et tout se perdit dans l'eau. Quant à Zamiatnia lui-même, il tomba mortellement malade de façon inattendue. Tchérémissine, informé des événements, prit la maladie de son compagnon pour un châtiment divin et commanda qu'il fût ramené au monastère Saints-Boris-et-Gleb. Là, ils rendirent l'argent qu'ils avaient pris au monastère et, priant avec des larmes de repentir, ils adressèrent des supplications aux saints Boris et Gleb, ainsi qu'au vénérable Ephrem. Alors, le malade eut la vision d'un starets à la gracieuse apparence, qui, après l'avoir réprimandé pour le vol des biens du monastère, le guérit de sa maladie par la Grâce de Dieu. Ce starets à la gracieuse apparence était le vénérable Ephrem.

Il est notoire que la légende manuscrite du fondateur existait dans le monastère, mais n'a pu être conservée. En 1372, le grand prince de Tver, Mikhaïl Alexandrovitch, en colère contre Athanase qui gouvernait Novotorge, détruisa la ville, pillant même les églises et le monastère. C'est ainsi que la légende manuscrite du vénérable Ephrem, comme partie du butin du prince de Tver, finit par trouver place dans la sacristie de la cathédrale de la Transfiguration de Tver. Plus tard, le prince, prenant les moines en pitié, leur proposa la possibilité du rachat de la légende du vénérable Ephrem. Le monastère n'avait pas assez d'argent pour le faire, et comme peu de temps après, Tver devint la proie d'un incendie, le feu détruisit la cathédrale, avec le manuscrit qui s'y trouvait. C'est le métropolite Makari qui rend compte de ces événements dans son *Histoire de l'Église Russe*, d'après la légende du vénérable Ephrem conservée dans la bibliothèque manuscrite de

l'Académie de Théologie de Saint-Pétersbourg. Cette légende fut composée au 16^e siècle à l'occasion de l'invention de ses reliques et de sa canonisation. Elle est l'œuvre d'un auteur anonyme : c'est ce dernier qui ajouta à la légende le récit des miracles accomplis après la dormition du saint, auprès de ses reliques. Il mentionne comme ses sources orales « l'higoumène du monastère, les starets âgés, et les hommes savants de la ville de Novotorge », ainsi qu'un certain « hiéromoine Ioasaph, habitant du monastère Iouriev » à quelque 3-4 km de Novgorod. Selon l'hypothèse du métropolite Makari, toutes ces personnes avaient dû lire la légende originale, périe plus tard dans l'incendie, ou en entendre relater le contenu par ceux qui la connaissaient. Le dernier miracle mentionné dans la légende date de 1681. Nous pouvons supposer que la légende du saint conservée jusqu'à nos jours fut écrite dans le troisième quart du 17^e siècle. Des copies des 17^e-18^e siècles sont conservées de l'« Histoire des reliques du vénérable Ephrem », de la *Glorification du vénérable Ephrem de Novotorge* et de l'*Histoire de la translation des reliques de 1690 du vénérable Ephrem*. En 1774 on édita à Moscou la petite légende de saint Ephrem avec le texte de l'office qui lui est dédié, composé d'après trois manuscrits du 17^e siècle venant du monastère Saints-Boris-et-Gleb.

Dans le nouveau Synaxaire du Mont Athos, composé au monastère Simonos Petras, on trouve l'abrégé de la légende du vénérable Ephrem, mentionnant qu'il était arrivé jeune, avec ses frères, en terre de Rus et qu'il se trouva comme boyard au service de la famille de saints Boris et Gleb. Le Synaxaire mentionne brièvement les frères du vénérable Ephrem, ainsi que la fondation du monastère Saints-Boris-et-Gleb près de la rivière Tvertsa. Certaines sources appellent saint Ephrem de Novotorge – à l'instar de ses frères plus jeunes – « l'Ougrien », c'est-à-dire « le Hongrois », et dans les chants liturgiques, il est nommé thaumaturge.

La mémoire du vénérable Ephrem est célébrée par l'Église le 28 janvier, le jour de la fête de saint Ephrem le Syrien, auteur de la prière du Grand Carême et prédicateur du repentir, qui vécut au 4^e siècle, de même que le 11 juin, jour de l'invention et de la translation de ses reliques. Ce jour-là, les reliques du vénérable Ephrem furent portées en procession dans le monastère fondé par le saint thaumaturge de Novotorge. Outre la vaisselle sacrée on y gardait jalousement les objets personnels du vénérable Ephrem, ainsi que l'icône de la Vierge dite *Hodigitria*, « l'Enfantrice de Dieu qui montre le chemin », vénérée comme miraculeuse. En accord avec la tradition ancienne, le monastère possédait une hôtellerie et une école ecclésiastique.

Le monastère Saint-Boris-et-Gleb fondé par le vénérable Ephrem est l'un des plus anciens de la Russie. Pendant son existence multiséculaire, il fut maintes fois le cible d'agressions et de pillages : soit lors des guerres intestines entre princes pour le pouvoir, soit aux temps des attaques ennemies. Mais l'église de Saint-Boris-et-Gleb, qui contenait les reliques des vénérables pères Ephrem et Arcadi, se conserva intacte. À la fin du 18^e siècle, on considéra comme un important devoir d'état la rénovation de l'ensemble architectural du monastère. On construisit une nouvelle église de Saint-Boris-et-Gleb, ainsi qu'une campanile au-dessus de la porte. Au début du 19^e siècle, il y avait quatre églises dans le monastère : la cathédrale Saint-Boris-et-Gleb, l'église dédiée à l'Entrée de l'Enfantrice de Dieu au Temple, l'église construite en l'honneur de l'Entrée du Seigneur à Jérusalem, et l'église de l'icône du Sauveur non-faite-de-main-d'homme.

En 1874, l'abbé du monastère Saint-Boris-et-Gleb de Novotorge, l'archimandrite Antoine, fit une demande au comité des affaires religieuses de Saint-Pétersbourg, pour une édition imprimée de l'Acathiste du vénérable Ephrem. Cet Acathiste était déjà chanté en cercle restreint par les fidèles qui vénéraient le saint. L'édition fut autorisée en 1881, après quelques petites modifications nécessaires.

Dans les années '20 du 20^e siècle, le monastère fut fermé. Au cours de la campagne antireligieuse, en 1919, un comité spécial découvrit de façon sacrilège les reliques du vénérable Ephrem. Dans les archives de la ville de Tver, le procès-verbal de cette découverte est conservé. On y lit : «Procès-verbal de l'examen des reliques d'Ephrem dans le monastère Boris-et-Gleb de Novotorge, le 5 février 1919, à 8 heures du soir.» À la suite de cette découverte, les reliques du saint ont disparu. Plus tard, le domaine du monastère devint le lieu d'une des plus terribles prisons. Ensuite, le monastère servait de camp de travail. Même au milieu des années '80, lorsque débuta la restauration de l'antique monastère, on ouvrit sur son terrain un centre de cure de désintoxication alcoolique. Deux sur les quatre églises – celle construite en l'honneur de l'Entrée du Seigneur à Jérusalem, et celle de l'Icone du Sauveur non-faite-de-main-d'homme – furent détruites. Depuis 1994, le monastère fonctionne de nouveau, la vie monastique y revit.

Lors des Vêpres de la fête du vénérable Ephrem, le cinquième stichère qui suit les psaumes kekragaires dit : «Comme ouvrier diligent de la vigne du Christ, tu apportas de la terre ougrienne (= hongroise) le raisin des bonnes actions et le plantas près de l'eau de la source de vie éternelle ; il a produit en son temps des fruits salutaires, dont nous, chrétiens orthodoxes, en participant, obtenons la guérison du corps et de l'âme, et glorifions le Médecin de notre âme à tous, le Christ, devant qui tu te tiens maintenant avec les anges en priant pour notre âme.»

Adressons, nous aussi, au vénérable père Ephrem des chants de louange, afin qu'il intercède devant le trône du Seigneur pour nous qui vénérons sa sainte mémoire.

Réjouis-toi, notre père Ephrem, qui fus conduit par le Seigneur Dieu de la terre hongroise au pays de Rus ; réjouis-toi, qui montres ton amour de Dieu et du prochain par l'ascèse et l'accueil des pèlerins.

Réjouis-toi, fondateur du monastère des Saints-Martyrs-Boris-et-Gleb ; réjouis-toi, qui conduis tes disciples sur le chemin du salut par la prière, la veille et le jeûne.

Réjouis-toi, serviteur véritable de l'Agneau de Dieu ; réjouis-toi, qui te tiens fidèle et pur devant le trône du Seigneur.

Réjouis-toi, qui ne méprises pas le pain terrestre reçu de Dieu ; réjouis-toi, qui nourris beaucoup du très saint pain céleste.

Réjouis-toi, qui de ton vivant te montras digne de devenir le calice des Dons de Dieu ; réjouis-toi, qui, après ta mort, accordes la guérison depuis ton tombeau.

Réjouis-toi, qui, par tes reliques immortelles, sanctifias le chef sacré de ton frère Georges innocemment assassiné ; réjouis-toi, car tes prières rayonnant la force répandent sur nous aussi des miracles.

Réjouis-toi, notre père Ephrem, lampe inextinguible éclairant éternellement les terres hongroise et russe.

24 juillet. Saint Georges le Hongrois n'a pas de légende. Nous avons essayé de composer sa légende brève d'après les données directes ou indirectes qui se sont conservées de sa vie et de son ascèse. Les sources les plus importantes peut-être de sa légende sont : Повесть временных лет. In: "Памятники литературы Древней Ру- си. XI - начало XII века". М., 1978. Сказание о Борисе и Глебе. Наборно-транскрибированный текст и перевод на современный русский язык. М., 1985.

Légende de saint Georges le Hongrois martyr et porteur-de-la-passion

Le martyr du Christ, saint Georges le Hongrois porteur-de-la-passion, venu avec ses deux frères, Ephrem et Moïse, en terre de Rus et engagé au service du prince de Rostov, saint Boris, témoignait une grande affection à ce dernier et le servait avec fidélité et obéissance. Il devint rapidement son serviteur bien-aimé, particulièrement proche du prince. Dans les premières annales russes conservées, la *Chronique des temps passés*, il est noté que le prince Boris vouait un amour «sans borne » au jeune Georges. En signe de sa grâce, de sa protection et de son affection distinguée, le prince de Rostov lui fit don d'un large collier forgé d'or massif, qu'il portait toujours sur lui.

Saint Georges était resté avec ses frères jusqu'au jour de son martyre. Le frère aîné, Ephrem, était Grand Maître de l'Écurie chez le prince Boris. Moïse, le puîné, vivait également dans la cour du prince. Ici, saint Georges croissait non seulement en nombre d'années et en courage, mais aussi en bonnes actions chrétiennes. Une des légendes des saints Boris et Gleb, la *Lecture de la vie et de l'assassinat des saints Boris et Gleb porteurs-de-la-passion* relate que Boris «avait des livres..., et quand il lisait, car il savait lire et écrire, c'était sur la vie et le martyre des saints... Quant à saint Gleb, il l'écoutait, assis à côté de lui, et ne quittait pas son frère, mais l'écoutait jour et nuit.» Il est normal que le jeune Georges fût souvent présent quand les deux frères faisaient lecture de la vie et du martyre des saints. Nous pouvons penser que le jeune homme avait l'habitude de méditer particulièrement beaucoup de l'amour du Christ et du commandement d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, de façon à être prêt à donner notre vie même pour lui. Par la Providence divine, le jeune Georges devait bientôt témoigner en acte de la mesure de son amour pour le Christ et son prochain.

En 1015, saint Vladimir, le grand prince de Kiev, reposa en paix dans le Seigneur. Son fils plus âgé, Sviatopolk, né de son mariage non chrétien, voulut obtenir le titre de grand prince, mais, craignant les princes Boris et Gleb, décida de les éliminer. Saint Boris revenait vers cette époque de sa campagne contre les Petchenègues. Le peuple de Kiev, qui aimait saint Boris, aurait voulu le voir, lui, sur le trône princier. Sa suite lui conseillait aussi de marcher sur Kiev et d'occuper le trône de force. Cependant, Boris décida de se sacrifier plutôt que d'entamer une guerre fratricide contre Sviatopolk. Il renvoya sa suite à Kiev, tandis que lui-même se préparait au martyre. Le vénérable Ephrem séjournait à Rostov à ce moment. Seuls saint Moïse et saint Georges restèrent avec le prince. La Providence divine conduisit le vénérable Moïse, le frère puîné, avec la suite du prince, à Kiev, où il fut hébergé par Predslava, sœur de Iaroslav le Sage. Le jeune Georges resta avec Boris pour partager le sort – même la mort – de son maître bien-aimé. Saint Boris accueillit avec gratitude le sacrifice apporté par son serviteur préféré.

Le jour précédant l'assassinat était un samedi et saint Boris demanda au prêtre de chanter les Complies. Comme l'autre histoire sur les saints Boris et Gleb, la *Légende des saints martyrs Boris et Gleb porteurs-de-la-passion* le relate, dans leurs prières du soir, les saints Boris et Gleb commémorèrent les martyrs chrétiens, saint Nicétas qui souffrit le martyre comme soldat sur la terre des Goths en 372, le Tchèque saint Viatcheslav, tué par son propre frère Boleslav en 935 et la grande-martyre Barbara, qui souffrit des supplices pour le Christ. Après un peu de repos, ils commencèrent les Matines du dimanche, et lorsque les assassins envoyés par Sviatopolk arrivèrent devant la tente, ils purent entendre saint Boris réciter l'Hexapsalme et d'autres psaumes. Dans la tente il y avait l'icône du Rédempteur. Saint Boris, se tournant vers l'icône, pria ainsi :

«Seigneur Jésus Christ, qui Te manifestas sur terre revêtu de cette apparence, qui montas sur la croix et te soumis aux supplices pour nos péchés, rends-moi digne aussi d'accepter la souffrance.» Naturellement, saint Boris ne pensait pas qu'à lui-même en disant cela, mais aussi à saint Georges, qui le suivit jusqu'au bout de son plein gré. La légende des saints Boris et Gleb continue ainsi : «Et lorsque le prêtre de Boris et le jeune homme qui le servait virent leur seigneur triste et affligé, ils fondirent en larmes et lui dirent : 'Notre bon seigneur gracieux, qu'elle est grande, ta bonté, en ne voulant pas, pour l'amour du Christ, t'opposer à ton frère, alors que tu as beaucoup de soldats sous ton commandement'. Ayant dit cela, ils se sont attendris». Saint Georges s'est attendri en voyant l'acte de son seigneur, comme s'il ne savait pas encore que lui-même allait accueillir le martyr en devançant saint Boris.

Lorsque les assassins s'attaquèrent à Boris, saint Georges s'écria : «Je ne t'abandonnerai pas, mon cher maître, puisse-je être digne de terminer ma vie ici, où se fane la beauté de ton corps». Et il couvrit le prince de son propre corps. Saint Georges agit ainsi par amour pour son prochain, selon le commandement du Christ : «Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis» (Jn 15,13). Il n'ignorait pas qu'il ne pouvait pas éviter la mort ; il était certain même qu'il lui était impossible de sauver son seigneur, mais il se sacrifia en conscience, suivant les paroles du commandement évangélique.

Le sacrifice de saint Georges n'était pas en vain. Le prince, blessé, sortit de la tente en courant, et voyant les assassins prêts à achever leur geste inique, il leur demanda de lui laisser assez de temps pour dire une dernière prière. Dans cette prière, saint Boris rendit grâce à Dieu de l'avoir jugé digne du martyr et lui demanda de pardonner l'assassinat à son frère et aux exécutants de son dessein. Ayant fini la prière, il fut tué. C'est ainsi que saint Boris et saint Georges trouvèrent la mort par le martyr le dimanche 24 juillet 1015, près de la rivière Alta. Ils ne furent pas tués à cause de leur foi en Christ, mais se sacrifièrent volontairement afin d'éviter une guerre fratricide, donnèrent leur vie pour leur prochain, prièrent pour l'adversaire qui en voulait à leur vie, et, suivant le Christ, ils obéirent au plus grand commandement d'amour.

Les méfaits ne cessèrent pas après cet assassinat. Dieu permit que saint Georges soit leur victime même après sa mort. Les assassins étaient aussi des voleurs. Ils étaient tentés par le collier en or massif, ce cadeau de saint Boris, que saint Georges portait au cou. Comme le collier était forgé d'un seul morceau et n'avait pas d'attache, ils ne purent le lui ôter sans lui couper la tête. C'est ainsi qu'ils emportèrent leur butin. Quant à sa tête, ils la jetèrent, comme le racontent les annales, et de plus, probablement très loin de là, puisque l'on cherchait en vain son corps aussi en vue d'un ensevelissement chrétien, il ne put être identifié parmi toutes les victimes tuées à l'Alta. Lors de la translation des reliques de son frère, le vénérable Ephrem, au 18^e siècle, les sources mentionnent également le chef de Georges l'Ougrien (= le Hongrois) qui fut transporté aussi dans la nouvelle église en pierre et vénéré comme les reliques de saint Ephrem.

La seconde partie de la *Légende des saints Boris et Gleb* relate les miracles opérés par les saints. Saint Georges y est célébré, à l'instar de ses frères, comme thaumaturge après sa mort. Voici comment rend compte la légende d'une guérison miraculeuse : «Il vivait un homme du nom de Mironiègue, magistrat de la ville de Vichgorod. Il avait un serviteur à la jambe courbée et abîmée, qui ne pouvait marcher, car il ne sentait pas du tout sa jambe. Il se fabriqua une jambe de bois et marchait à l'aide de celle-ci. Une fois il alla visiter les saints et, se prosternant devant leur cercueil, il pria Dieu et demanda sa guérison aux saints. Il resta là jour et nuit et pria avec larmes. Une nuit, les saints porteurs-de-la-passion, Romain et David (Boris et Gleb) lui apparurent en lui demandant : «Pourquoi nous supplies-tu ?» Et celui-ci, leur montrant sa jambe, en demanda

la guérison. Les saints touchèrent la jambe abîmée, firent dessus trois fois le signe de la croix et quand le jeune homme s'éveilla, il se trouva en bonne santé. Il sauta sur ses pieds et glorifia Dieu et les saints. Il raconta à tout le monde comment il avait été guéri et ajouta : 'J'ai vu Georges avec eux, le serviteur de Boris, tenant un cierge à la main'. Et voyant ce grand miracle, les gens et Mironiègue, le magistrat de la ville, glorifièrent Dieu de ce qui s'était passé». C'est ainsi que Dieu glorifia son saint.

En Russie, après 1918, on se mit à découvrir en masse et à outrager les reliques des saints. La plupart des reliques furent soit détruites soit transportées à des endroits inconnus. Le procès-verbal de l'examen des reliques d'Ephrem dans le monastère Boris-et-Gleb mentionne la découverte, après l'ouverture du cercueil et l'enlèvement des suaires supérieurs, d'«une tête brunie, dont on dit qu'elle est celle de Georges, le frère du saint». Le destin des reliques après cette découverte est inconnu. Il se peut que les reliques du vénérable Ephrem et de saint Georges soient aussi retrouvées un jour, comme se sont retrouvées il y a quelques années celles, longtemps réputées disparues, de saint Séraphim de Sarov.

Le Ménéé prescrit de célébrer la mémoire de saint Georges le 24 juillet, donc le même jour que celle de Saint Boris, et deux jours avant celle du vénérable Moïse. *Le Manuel pour le clergé* prescrit également la fête de saint Georges pour le 24 juillet. Dans le Ménéé, à la date du 26 juillet, où l'on trouve la légende brève et l'office du vénérable Moïse, saint Georges est mentionné par deux fois, toutes les deux fois comme saint. Le Synaxaire grec le plus récent contient aussi la légende du vénérable Ephrem, et la relique incorrompue de saint Georges, sa tête coupée, y est mentionnée également.

Saint Georges est nommé en outre à plusieurs endroits par les livres de rituel de l'Église et les chants liturgiques. Voici ce que l'on chante au cinquième chapitre de l'Acathiste des saints princes porteurs-de-la-passion Boris et Gleb :

«Voyant la mort de saint Boris, Georges se prosterna sur le corps de son maître et dit : 'Je ne t'abandonnerai pas, mon seigneur bien-aimé, mais là où se fane la beauté de ton corps, je terminerai moi aussi ma vie'. Et les cœurs méchants ne furent pas émus de ce grand amour du serviteur : ils prirent la lance et comme ils le firent avec Boris, ils transpercèrent aussi Georges ; cupides comme Judas, séduits par le joyau en or au cou de Georges, qui fut donné par Boris à son fidèle serviteur, et ne pouvant le lui ôter, ils lui coupèrent la tête, puis tuèrent avec lui beaucoup de serviteurs de Boris, qui partagèrent son supplice ».

Dans le sixième kondakion d'un autre Acathiste des saints martyrs Boris et Gleb, on chante :

«Celui qui suivait l'enseignement du Christ sur l'amour du prochain, ton fidèle serviteur, prince Boris, donna sa vie pour toi : en voulant te couvrir de son propre corps pour te protéger de l'ennemi, il fut tué avec toi...»

Et le deuxième kondakion de l'Acathiste du vénérable Ephrem de Novotorge dit :

«Voyant son frère Georges tué avec le prince Boris, il prit avec lui son chef, comme un trésor précieux, le gardait et chaque fois qu'il le regardait, il méditait sur la vanité du monde et sur l'heure de sa propre mort à venir. À celui qui quitta le monde avec tous ses biens, vécut comme moine pour Dieu seul, nous chantons : Alléluia !»

Dans le deuxième ikos de l'Acathiste du vénérable Moïse, nous trouvons ceci :

«Ô, notre vénérable père Moïse à l'intellect divinement inspiré, par la Providence merveilleuse de Dieu, lorsque les soldats de Sviatopolk près de la rivière Alta eurent tué ton frère Georges avec les saints porteurs-de-la-passion Boris et Gleb, tu échappas seul à l'assassinat et vins dans la ville de Kiev.»

Le saint martyr et porteur-de-la-passion Georges le Hongrois (l'Ougrien) est commémoré dans des recueils édités pour les chrétiens craignant Dieu, dans les légendes des saints Boris et Gleb, dans celles du vénérable

Ephrem et du vénérable Moïse ; son chef incorruptible, qui reposa avec les reliques thaumaturges de son frère le vénérable Ephrem, fut visité à travers les siècles par les moines du monastère et les pèlerins qui cherchaient son secours. L'action de saint Georges est chantée dans les offices, les canons et les acathistes, elle est immortalisée sur les icônes et les miniatures. Selon nos forces, recourons, nous aussi, avec une prière de louange au saint martyr et porteur-de-la-passion Georges le Hongrois (l'Ougrien) :

Ô, saint martyr et porteur-de-la-passion Georges le Hongrois, qui donnas ta jeune vie pour ton prochain et rendis témoignage du fait que le commandement évangélique était inscrit sur les tables de chair de ton cœur, sois pour nous aussi un exemple vivant et un enseignant de l'amour du Christ, afin que nous te chantions :

Réjouis-toi, Georges le Hongrois, porteur-de-la-passion du Christ, qui ignorais la peur;

réjouis-toi, saint qui donnas ta vie pour un saint !

Réjouis-toi, chercheur assidu de l'Écriture sainte;

réjouis-toi, juste disciple de l'évangile rédempteur.

Réjouis-toi, qui accueillis les supplices en devançant saint Boris;

réjouis-toi, qui après ta mort, avec les saints Boris et Gleb, comme porteur de cierge, opères des miracles.

Réjouis-toi, qui, le premier parmi tes frères, partis pour la maison de ton Père céleste;

réjouis-toi, qui par la Providence divine, reposes, grâce à ta tête coupée, dans le cercueil de ton saint frère.

Réjouis-toi, qui tins pour rien les joies terrestres et passagères;

réjouis-toi, participant des biens célestes et divins.

Réjouis-toi, qui pries devant le trône du Seigneur afin que l'amour se multiplie dans ce monde;

réjouis-toi, rejeton fructifère du cep divin.

Réjouis-toi, Georges le Hongrois, saint martyr, maître de l'amour.

CATHERINE POUNTNEY

Le prédicateur doit prêcher, qu'on l'écoute ou non, comme l'eau coule, sans qu'on y puise.

Ce ne sont pas les riches que j'accuse, ce sont les avares.

Ceux qui vivent dans le siècle doivent, sauf le mariage et malgré le mariage, ressembler en tout le reste aux moines.

Telle est la grandeur de l'Église. Quand elle est combattue, elle triomphe, et quand elle est outragée, elle n'en paraît que plus éclatante. Elle reçoit des blessures, mais jamais elle ne succombe à ces blessures. Elle est ballottée par les flots, mais elle ne sombre pas.

Saint Jean Chrysostome

SE CONFESSER SANS HONTE

Tu dois te confesser sans honte, car la honte que tu ressens quand tu te confesses te procure la gloire et la grâce divine, selon Sirach : *«Car il y a une honte qui conduit au péché et une honte qui est gloire et grâce»* (Sirach 4,21). Cette honte te libère de la honte future du redoutable jour du jugement, selon Jean Climaque : *«Tu ne peux échapper à la honte que par la honte»* [Degré 4 dans l'Echelle Sainte], et selon Grégoire le Théologien : *«Ne dédaigne pas de confesser tes péchés, afin que par la honte présente, tu puisses échapper à la honte future (qui fait également partie de la punition) et afin que tu manifestes que tu détestes réellement le péché et que tu triomphes de lui comme d'une chose digne de mépris»* [Oratio 40,26, Patrologie Grecque 36, 397A]. Pourquoi as-tu honte, pécheur ? Quand tu commettais le péché, tu n'avais pas honte, et à présent que tu demandes à en être délivré, tu as honte ? Ô folie ! Ne sais-tu pas que la honte que tu ressens à présent au moment de la confession provient du démon qui, quand tu pêches, t'inspire courage et audace, mais à l'inverse quand tu dois te confesser t'inspire crainte et honte. C'est ce que Chrysostome atteste : *«Péché et repentance sont deux choses. Il y a du mépris et de la dérision dans le péché. Il y a de la louange et de l'audace dans la repentance. Mais Satan inverse cet ordre des choses et octroie à ceux qui lui font confiance de l'audace dans le péché et de la honte au moment de la repentance. En conséquence, ne lui faites pas confiance»*. [De Penitentia XIII, 2, PG 49, 338]

Pour cette raison, lisons-nous dans les écrits des pères, qu'un certain Ancien vertueux vit de ses propres yeux le démon visiter fréquemment les confessionnaires des pères spirituels afin d'inspirer la honte aux pécheurs qui allaient se confesser. Dieu ne t'a pas donné pour père spirituel un ange ou un archange de façon à ce que tu aies à te sentir honteux, mais un être humain qui souffre les mêmes choses que toi de façon à ce que tu n'aies pas à avoir honte. Aussi, pourquoi as-tu honte ? Soit d'autres personnes t'ont appris à avoir honte, soit tu redoutes que ton Confesseur ne révèle tes péchés à quiconque. Mon frère, que cela ne t'éloigne pas de la confession, car il s'agit d'une ruse du démon, par laquelle il veut détruire ton âme. Et si un père spirituel dévoilait tes péchés (ce qui est extrêmement peu probable, voire impossible), il aura à en rendre compte devant Dieu du mal qu'il a ainsi commis, mais toi, t'étant confessé, est complètement innocent et pardonné. C'est ce que te dit Saint Méléce le Confesseur [Alphabetalphabetos, Degré 171] :

*«Si quelqu'un révèle ta confession
Il devra en rendre compte à Dieu le jour du jugement
Mais celui qui s'est confessé est entièrement innocent
Et est entièrement délivré de ses transgressions»*

Les pénitents de jadis se tenait à l'entrée de l'église et confessaient leurs péchés devant la congrégation toute entière comme le dit Sozomène : *«Il sembla meilleur dès le commencement que les péchés soient confessés aux prêtres, sous forme de témoignage public, devant l'entière assemblée de l'Eglise»* [Historia Ecclesiastica 7, 16, PG 67, 1460A]. Et les canons 56 et 75 de Saint Basile le confirme.

Le Juste Job ne fut pas honteux de confesser ses péchés devant la multitude comme lui-même le proclame : « *Car je n'ai pas caché mes péchés, retenu par la honte de les avouer devant la multitude* » (Job 31,34)

Et toi, mon frère qui est pécheur et qui vient te confesser à un seul homme, pourquoi devrais-tu avoir honte ?

Saint Nicodème de l'Athos (Manuel de la Confession)

Les bonnes senteurs ne s'étendant guère loin si elles ne sont excitées, ni les parfums si on ne les brûle, de même la réputation des saints ne peut répandre sa bonne odeur que par les tribulations et les souffrances.

Saint Grégoire le Grand (Morale sur Job 1)



LA CONSTRUCTION DE LA CHAPELLE À YAOUNDÉ

SAINT CYRILLE DE JÉRUSALEM

(153/386) fêté le 18 Mars

Aborder la vie de notre père saint Cyrille nous oblige à résumer en quelques mots ce qu'était devenue Jérusalem depuis la vie publique du Seigneur. Comme nous le savons, après la Pentecôte, où le saint Esprit descendit sur les apôtres, Pierre prononça un discours, à la suite duquel trois mille personnes furent baptisées (Ac 2,41). Ainsi prit naissance la première communauté de Jérusalem. Le chef et premier évêque de cette Église locale, «métropole des citoyens de la Nouvelle Alliance» comme la nomma Saint Irénée dans le livre 3 (12,5) de son célèbre ouvrage «contre les hérésies» fut saint Jacques, le frère du Seigneur. Avec Pierre et Jean, l'apôtre Paul comptait saint Jacques au nombre des «colonnes» de l'Église (Ga 2, 9) Lorsque les Romains eurent détruit la ville sainte en l'an 70 de notre ère, ils y bâtirent une nouvelle cité, leur « Aelia Capitolina ». En ce nouveau «capitole» fut résumé le culte des idoles Jupiter, Junon et Minerve, et l'on éleva aussi un temple à Vénus sur les lieux saints de la Passion et de la Résurrection. En dépit de tous ces événements blasphématoires, les chrétiens continuaient à vivre et à se réunir en cette ville marquée par l'œuvre rédemptrice du Seigneur qui lui donna une importance qu'elle ne perdra jamais. Elle fut, très tôt, le stade où luttèrent bien des martyrs. Pendant la persécution de Dioclétien, Eusébe de Césarée écrivit leur passion dans son ouvrage : «Les Martyrs de Palestine». Cependant, Jérusalem ne redevint le siège d'un évêché qu'en 136 et, pour anticiper largement, disons qu'elle fut élevée au rang de patriarcat par le concile de Chalcédoine en 451. Ce patriarcat comprenait alors toute la Palestine, avec soixante évêchés. Mais revenons en 313, époque de notre saint Cyrille de Jérusalem, pour préciser qu'après l'édit de Milan par lequel saint Constantin le Grand donna pleine liberté à l'Église, l'apostolat des communautés chrétiennes fut grandement facilité. C'est à l'aube de ces temps nouveaux que naquit Cyrille dont le nom est lié à Jérusalem. Les hagiographes donnent 315, comme l'année de sa naissance. Il vit le jour vraisemblablement à Jérusalem ou dans les environs de la ville sainte. Ses parents étaient des chrétiens orthodoxes pieux. On voit qu'il n'avait qu'environ douze ans l'année où commença le saint concile de Nicée. Si nous savons peu de choses de sa famille et de son éducation, son œuvre postérieure prouve abondamment qu'il avait reçu une excellente formation scolaire, qui se remarque dans sa fonction de prédicateur et dont témoignent ses écrits.

Il fut remarqué par son évêque, l'archevêque saint Maxime, qui l'ordonna prêtre et lui confia l'instruction des catéchumènes. On devine combien cette fonction était nécessaire en ces temps-là, autant d'ailleurs qu'elle l'est redevenue en ces temps si mauvais que nous vivons présentement, d'où l'importance que prend, pour nos contemporains, l'œuvre catéchétique de saint Cyrille de Jérusalem. Après le concile de Nicée, l'évêque de Jérusalem fit pratiquer les premières fouilles qui permirent de mettre à jour le Saint Sépulcre. L'empereur Constantin informé fit alors élever sur le calvaire une immense basilique, puis l'Église de la Résurrection. C'est là que notre saint Cyrille prononça ses instructions catéchétiques inspirées. « Aelia Capitolina » était redevenue Jérusalem.

Prêtre du presbyterium de Jérusalem, Cyrille s'y était déjà distingué par ses vertus et une réputation non surfaite de prédicateur talentueux. Lors d'un Carême, il avait déjà remplacé l'évêque pour préparer les catéchumènes au baptême. Ces catéchèses augmentèrent sa réputation. Aussi, vers 350, à la mort de Maxime, c'est Cyrille qui fut régulièrement élu et installé sur le siège épiscopal de Jérusalem avec le consentement de son métropolitain. À cette époque une vieille rivalité opposait le siège de Jérusalem et de Césarée. Saint Cyrille était un évêque très orthodoxe, sans oublier d'être doux et homme de paix. Comme saint Cyrille, tout en confessant la Foi de Nicée, évitait de prononcer le terme *consubstantiel*, certains ariens le crurent de leur parti. Notamment Acace, métropolitain de Césarée. Cet hérétique caché qui l'avait d'ailleurs ordonné évêque ne tarda pas à comprendre sa méprise, tant le nouvel évêque enseignait clairement la doctrine orthodoxe sur la Divinité du Fils et Verbe de Dieu, en expliquant le symbole de la Foi aux catéchumènes dans ses catéchèses baptismales. Sa prudence voulait sans doute éviter que des chrétiens, pour mieux fuir l'hérésie d'Arius, tombent par excès, dans celle de Sabellius. C'est bien en vain que les œcuménistes tentent de se couvrir de l'exemple de saint Cyrille, en remarquant que ce dernier évitait d'employer ce mot, avec lequel saint Athanase le Grand

avait pulvérisé l'hérésie arienne. Ils confondent ainsi (volontairement ou non) le discernement des situations et affectent de prendre la condescendance de saint Cyrille vis-à-vis de ceux « qui étaient faibles dans la Foi » (Rm 14,1) pour une tolérance de l'erreur. Rien n'est plus faux, et les ariens ne s'y trompèrent pas, puisqu'ils le persécutèrent gravement. Ils invoquent aussi l'exemple de saint Basile au sujet du saint Esprit. Mais comment peuvent-ils oublier que ces deux saints, tant par leur foi que par leur pratique, confondent ceux qui voudraient tenter les fidèles en leur opposant leur exemple falsifié. L'exemple donné par ces deux saints les condamnent, tout au contraire, car s'ils ont agi avec condescendance et patience, ce fut précisément par amour de la Vérité et pour éviter de plus grands maux. Aussi, celui qui veut s'instruire à leur école s'aperçoit que saint Basile ne communiait ni ne priait avec les pneumatomaques négateurs de la Divinité du saint Esprit, et que saint Cyrille de Jérusalem ne communiait ni ne priait avec les ariens, négateurs de la Divinité de Jésus notre Seigneur.

Tel le bon pasteur, le saint évêque Cyrille garda ses brebis dans l'enceinte salvatrice de l'Église, gouvernant la ville sainte avec sagesse, laquelle, grâce aux largesses de saint Constantin le Grand, retrouvait une nouvelle gloire, et attirait les pèlerins de tout l'univers chrétien. En l'an 351, comme tous les habitants de Jérusalem, saint Cyrille fut le témoin de l'apparition lumineuse d'une immense croix dans le ciel du Golgotha, au mont des Oliviers. Ils écrivirent d'ailleurs à l'empereur Constance pour l'en informer. Ce miracle que nous commémorons le 7 mai semblait de bon augure pour le saint évêque. Il précédait, pour notre saint Cyrille, le chemin de dures croix, qui permet toujours de repérer les hommes de Dieu. Le prétexte fut la demande de notre saint auprès du métropolite de Césarée pour que soient reconnus les privilèges apostoliques de Jérusalem, reconnaissance approuvée par les pères du concile de Nicée, mais que ceux-ci n'avaient pas définis exactement. Il apparaissait pourtant clairement que Jérusalem était bien un siège apostolique. Acace, qui pactisait avec les ariens, utilisait un faux argument en interprétant le fait d'avoir vendu des objets sacrés, en temps de famine, pour subvenir aux besoins des fidèles. Acace d'ailleurs dévoila son véritable visage en réunissant un pseudo-synode prétendant déposer Cyrille. Ce dernier protesta tout naturellement contre une décision injuste et faisant appel, Acace vint en personne avec une troupe armée chasser saint Cyrille en plaçant un intrus arien sur le siège épiscopal de Jérusalem en 357. Cyrille connut donc alors l'exil, au même moment que son saint confrère saint Hilaire de Poitiers. Il se réfugia à Antioche, où ses prédications furent très appréciées. Un concile de Séleucie réhabilita Cyrille, mais quelques mois plus tard, l'arien Acace présida un conciliabule pour « déposer » Cyrille de nouveau. Lorsque Julien l'apostat prit le pouvoir, notre saint put rejoindre son siège, lors des mesures de tolérance prise par l'empereur dans le but de restaurer le paganisme. Il en fut de même pour tous les évêques exilés du temps de l'empereur Constance. Hélas, ce fut pour connaître de plus grandes tribulations. Incités à la violence par l'empereur apostat, les païens de Gaza s'armèrent contre les chrétiens en faisant de nombreuses victimes, détruisirent le monastère Saint-Hilarion et dispersèrent les moines. Comme l'apostat voulait démontrer la fausseté des prophéties du Seigneur concernant la ruine définitivement du temple de Jérusalem (Mt 24,2) détruit par les Romains, il permit aux Juifs de le reconstruire. C'est alors que, suivant la prophétie de saint Cyrille, les travaux ne purent se poursuivre, arrêtés par un tremblement de terre qui renversa même les fondations de l'ancien Temple, et un feu sortant des fondements consuma certains ouvriers, en mutila d'autres. Autant de marques visibles de la Colère de Dieu « dont on ne se moque pas » (Ga 6, 7).

Après la disparition de Julien l'Apostat, le calme revint peu à peu, avec la possibilité pour Cyrille de reprendre son œuvre pastorale. Après la mort de l'arien Acace, ce fut le neveu de saint Cyrille qui fut élu comme évêque de Césarée. Mais par leurs intrigues, les ariens convinquirent le nouvel empereur Valens (364-378) de « déposer » le saint évêque de Jérusalem et de le condamner à un nouvel exil, ainsi que tous les autres évêques déjà bannis sous Constance en 367. Ce ne fut qu'à la mort de Valens, après douze années d'exil que le saint put regagner son diocèse, et avoir la douleur de découvrir que certains orthodoxes avaient été influencés par les calomnies des ariens. Ils refusaient donc de le reconnaître comme leur évêque légitime et de communier avec lui. Pour cette raison, le concile d'Antioche de 379 envoya saint Grégoire de Nysse pour rétablir la paix dans la Ville Sainte. Ce dernier ayant eu la douleur d'échouer, saint Cyrille dut continuer de combattre seul avec foi et espérance de telles douloureuses divisions dans la Maison du Seigneur. Prenant part au deuxième concile œcuménique de 381, réuni par l'empereur Théodose, il contribua à la condamnation définitive de l'arianisme et de ses diverses variantes. Avant la clôture, ce saint concile reconnut

solennellement les combats du saint évêque de Jérusalem pour la cause de l'Orthodoxie. De retour dans la Ville Sainte, Cyrille put vivre quelque temps dans la paix, qu'il avait contribué à restaurer au prix de tant d'épreuves. C'est là qu'il put s'endormir dans le Seigneur en 386, à l'issue de trente cinq années d'épiscopat, dont seize se passèrent dans les peines de trois exils, pour témoigner de «la Vérité du Seigneur qui demeure pour l'éternité».

SES ŒUVRES

Son œuvre principale, la plus connue, est celle de ses vingt-quatre catéchèses. Elles composent une série d'instructions pour les catéchumènes, puis pour les nouveaux baptisés, pour leur expliquer le Credo et les cérémonies de l'Initiation Chrétienne : Baptême, Chrismation, Eucharistie. La première catéchèse est préparatoire, et attire l'attention des candidats sur l'importance de cet événement, qui demeurera unique dans leur vie. Les dix-huit suivantes sont destinées à «ceux qui vont être illuminés» et expliquent article par article le symbole baptismal de Jérusalem. Enfin, les cinq dernières, dites «catéchèses mystagogiques» traitent des trois sacrements de l'initiation chrétienne. Ces catéchèses ont le saint parfum de la plus ancienne explication méthodique du symbole, dont l'importance théologique est très grande et prouvent là encore combien on se trompe en couvrant l'œcuménisme de l'attitude de saint Cyrille de Jérusalem, qui en telle ou telle circonstance usa de discernement et de patience, afin que les fidèles ne tombent pas d'un mal dans un autre (éviter le fossé de gauche pour tomber dans la fosse de droite ou inversement). On possède de lui aussi une homélie entière sur le paralytique de la piscine (Mt 9,1-8) et des fragments de discours à Constance, relative à l'apparition de la croix miraculeuse en 351. Les instructions qui le rendirent célèbre commençaient le premier dimanche du Carême et se poursuivaient quotidiennement, samedi et dimanche exceptés jusqu'au Baptême. La nuit pascale, les catéchumènes recevaient le Baptême, la Chrismation et l'Eucharistie. Pendant la Semaine lumineuse, leur instruction s'achevait par l'explication des rites de l'initiation chrétienne. Toute l'œuvre de saint Cyrille nous appelle à la conversion. Nous ne pouvons que regretter de n'avoir rien conservé de la prédication de saint Cyrille lors de son retour à Jérusalem, où il fit certainement part de toute l'expérience spirituelle vécue pendant ses dernières épreuves. On retrouve toujours chez lui la fraîcheur de ces premiers siècles à propos de ce qui continuera d'être cru toujours partout et par tous. Ainsi : «Imaginez quelqu'un qui vit dans l'obscurité; si d'aventure, il voit soudain le soleil, son regard est illuminé et, ce qu'il n'apercevait pas, il l'aperçoit clairement. Il en est de même pour celui qui a été jugé digne de recevoir le saint Esprit, il a l'âme illuminée, il voit au-dessus de l'homme des choses jusque-là ignorées» (Cat. 16,16).

Ailleurs, il rapproche la fête de Pâque de l'arrivée du printemps pour expliquer aux catéchumènes la nouvelle naissance : « C'est en cette saison que l'homme fut créé, qu'il désobéit et fut chassé du paradis ; dans la même saison aussi il a trouvé la foi, et par l'obéissance est rentré au paradis. Le salut s'est donc réalisé à la même saison que la chute, quand parurent les fleurs et que vint le moment de tailler la vigne» (Cat. 15,10). Que nos catéchumènes et nos catéchistes prient saint Cyrille de Jérusalem de leur accorder la parole juste qui convient pour transmettre la vérité et l'enracinement dans tout ce que les sacrements de l'initiation chrétienne ont déposé en nous.

BIBLIOGRAPHIE

Sources chrétiennes

Saint Cyrille de Jérusalem : *Catéchèses mystagogiques* – 26 € 22